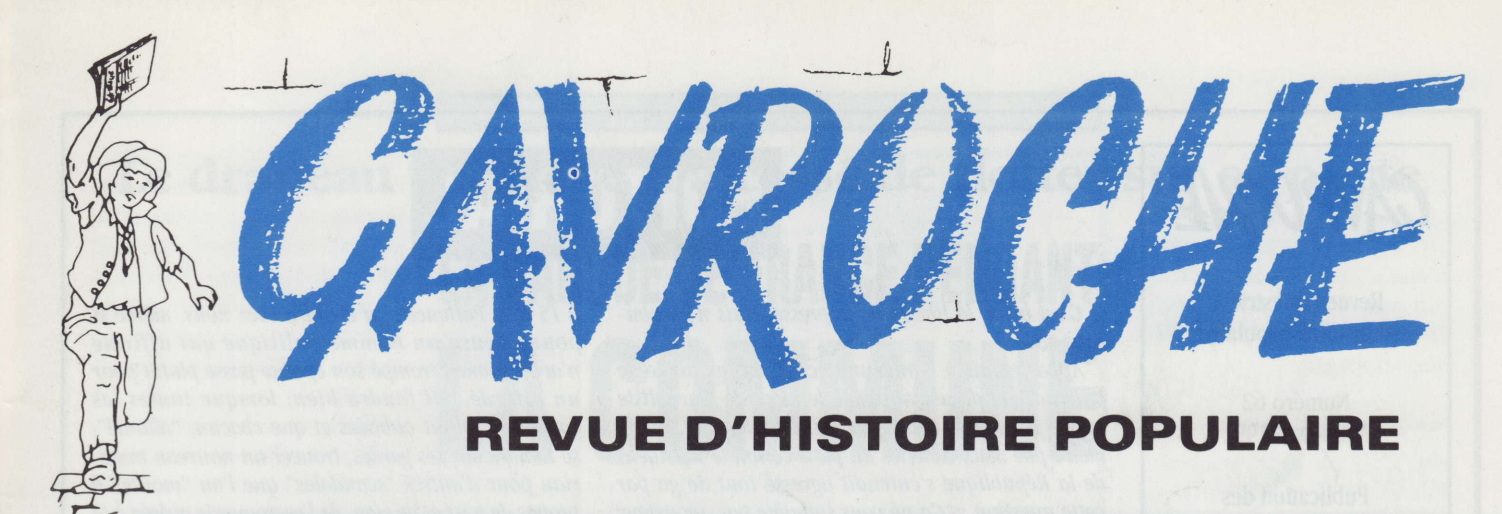
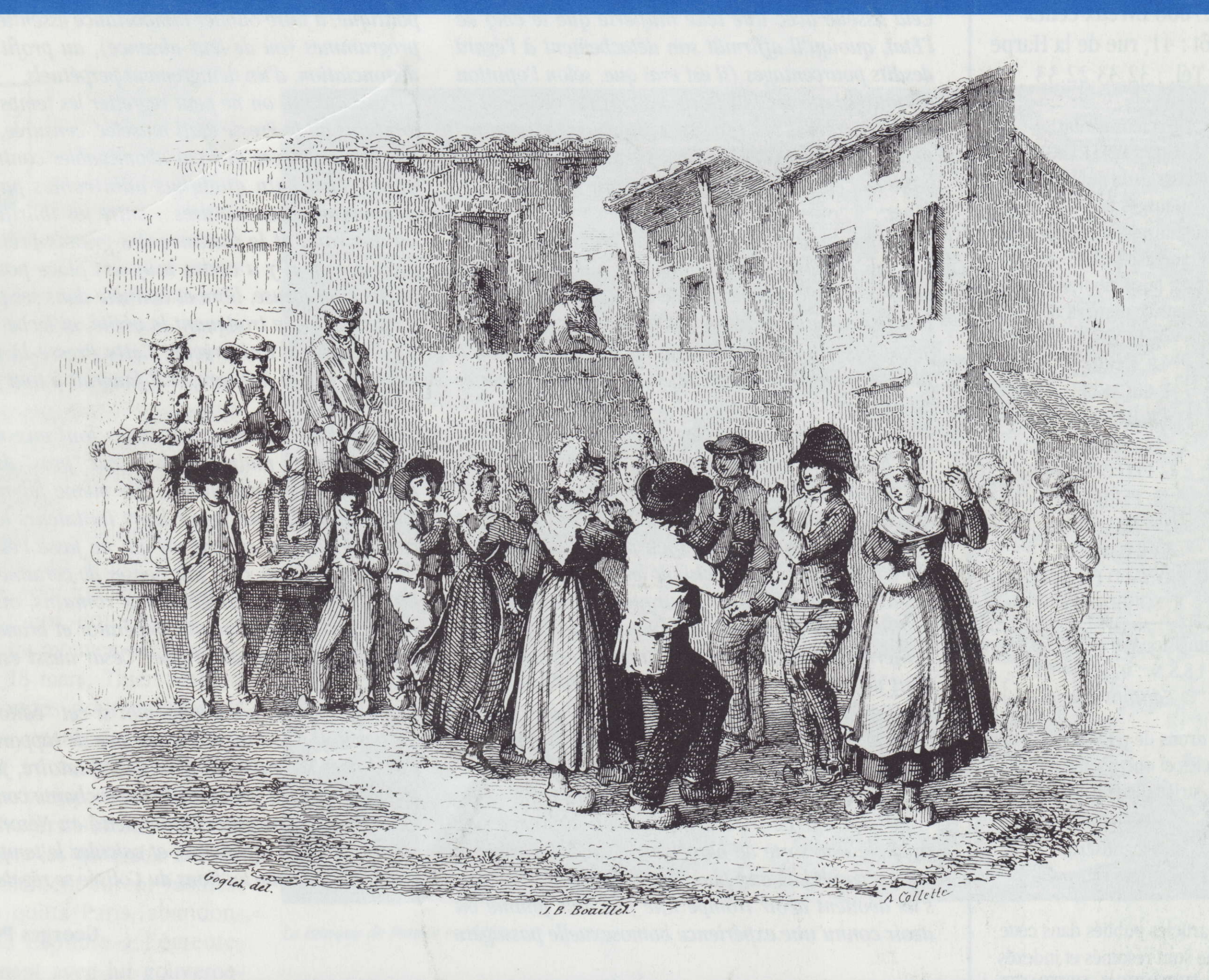


REVUE D'HISTOIRE POPULAIRE

Le numéro : 30 F — **Bimestriel n° 62 — Mars-Avril 1992**



LA BANQUE DE FRANCE PENDANT LA COMMUNE
Le drapeau tricolore n'a cessé de flotter sur sa porte *par Maurice Perrais* p. 1

VIENNE : UNE ANCIENNE TRADITION OUVRIERE
La situation des ouvriers dans l'industrie drapière entre 1880 et 1890 *par Carole Reynaud-Paligot* p. 5

LES TROIS AGES DE LA FORET
L'histoire du paysage forestier français *par Jean-Pierre Husson* p. 8

ARISTIDE DELANNOY
Un caricaturiste méconnu de la "Belle Epoque" *par Raymond Carré* p. 11

LES FORGES DE PAIMPONT (17-19e siècle)
Un grand établissement métallurgique breton *par Jérôme Curacull* p. 15

LE CITOYEN CHONOC, CANDIDAT UNIVERSEL
Fantaisie électorale p. 20

En bref p. 22

A propos d'un livre
Il y a cent ans : le scandale de Panama p. 24

Le temps des livres p. 25

Librairie de Gavroche et bulletin d'abonnement p. 29

L'amateur de livres p. 30

Les enfants de la liberté
Dessins de C. et D. RAY p. 32

GAVROCHE

Revue bimestrielle
d'histoire populaire

Numéro 62
Mars-Avril 1992

Publication des
Editions Floréal
BP 872
27008 Evreux cedex
Dépôt : 41, rue de la Harpe
Tél. : 32.33.22.33

Directeur gérant :
Georges PELLETIER
Directeur de la publication :
Georges POTVIN
Secrétaire de rédaction :
Françoise BERANGER
Avec la collaboration
pour ce numéro de
Y. BLAVIER
R. CARRE
J. CUCARULL
J.P. HUSSON
J.J. LEDOS
G. PELLETIER
M. PERRAIS
G. POTVIN
G. RAGACHE
C. REYNAUD PALIGOT
R. SOUBOUROU

Commission paritaire : 64185
I.S.S.N. : 02-42-9705

Les manuscrits
ne sont pas renvoyés.

Les articles publiés dans cette revue sont résumés et indexés dans HISTORICAL ABSTRACTS and AMERICA : HISTORY and LIFE

Distribution en librairie :
DIFFUSION POPULAIRE
14, rue de Nanteuil
75015 Paris - Tél. 45.32.06.23

Imprimé en France

Maquette et mise en page :
Scoop Presse Normande à Evreux
Impression :
27 Offset-Gravigny

Page de couverture : danse populaire en Auvergne (Aigueperse)

EDITORIAL

C'est beau, la liberté de la presse. Mais n'en abusons pas !

Appartenant à l'ancienne école, moins avide de puissance et de sensationnel, le modeste journaliste que je fus se trouva un peu offusqué lorsque, interviewé par deux vedettes du petit écran, le Président de la République s'entendit agressé tout de go par cette question : "Ca ne vous inquiète pas, monsieur le Président, ces chiffres désastreux des sondages ?", comme si ç'avait été la préoccupation essentielle. Cela asséné avec une telle muflerie que le chef de l'Etat, quoiqu'il affirmât son détachement à l'égard desdits pourcentages (il est vrai que, selon l'opinion du journal qui les fait faire, les chiffres changent et qu'au surplus, les réponses fluctuent étonnamment), le chef de l'Etat, donc, parut plutôt agacé la suite de l'entretien n'étant guère faite pour le rasséréner.

On me trouvera sans doute de parti-pris, car on sait nos préférences. Mais quel que soit l'homme qui en a la charge, la fonction de Président de la République exige un certain respect - ou alors, on ne respecte pas la République, auquel cas on n'a rien à faire en semblable entrevue. Mais que vais-je parler de respect !

C'est chaque jour que les plus hauts personnages de l'Etat sont traités avec familiarité, voire avec désinvolture, par ces messieurs (et dames) de la Presse, surtout de la télévisée. Et pour un "Monsieur le Premier ministre", combien de "Michel Rocard" ou "Edith Cresson", ponctuant les questions les plus insidieuses possibles. Et pourquoi pas "Michel" ou "Edith", voire "François" ou même "Tonton" ? Et je t'interromps cavalièrement l'interviewé, en attendant de lui couper le sifflet au nom du "temps qui nous est imparti...", temps sur lequel il faut rogner celui d'une conclusion où l'on ne voit plus que l'interviewer, seul personnage important de l'émission, semble-t-il. Reflet d'un rêve, peut-être ?

Encore est-ce pire aux USA, où s'exerce par exemple une sorte de barcèlement sexuel à rebours sur les candidats aux plus hautes fonctions, balayés s'ils avouent avoir trompé une fois leur femme ou avoir connu une expérience homosexuelle passagère à 15 ans. Patience : ça viendra chez nous, même si pour l'heure un homme politique qui affirme n'avoir jamais trompé son épouse passe plutôt pour un attardé... Il faudra bien, lorsque toutes les "affaires" seront oubliées et que chacun, "allumé", se tiendra sur ses gardes, trouver un nouveau matériau pour d'autres "scandales" que l'on "monte" à propos de tout et de rien de l'escroquerie avérée à la simple décision de ne pas assister à une messe...

Ces excès commencent à fausser le sens de la vie politique, à faire oublier l'importance essentielle des programmes (ou de leur absence), au profit d'une dénonciation, d'un dénigrement perpétuels.

Pour autant, on ne peut regretter les temps pas si lointains ou la Presse était muselée, censurée, mutilée, saisie. Encore que ces abominables contraintes nous aient valu quelques admirables pages et d'inoubliables caricatures... Entre les thuriféraires au dos rond et la jactance des grands-prêtres du petit écran, il y a certes toujours place pour une Presse courageuse, libre et honnête dans ses propos, n'altérant ni ne tronquant la vérité, ni lèche-bottes, ni dénigreuse universelle. Cette Presse-là existe, même si elle se fait rare, et il faudrait à tout prix la préserver.

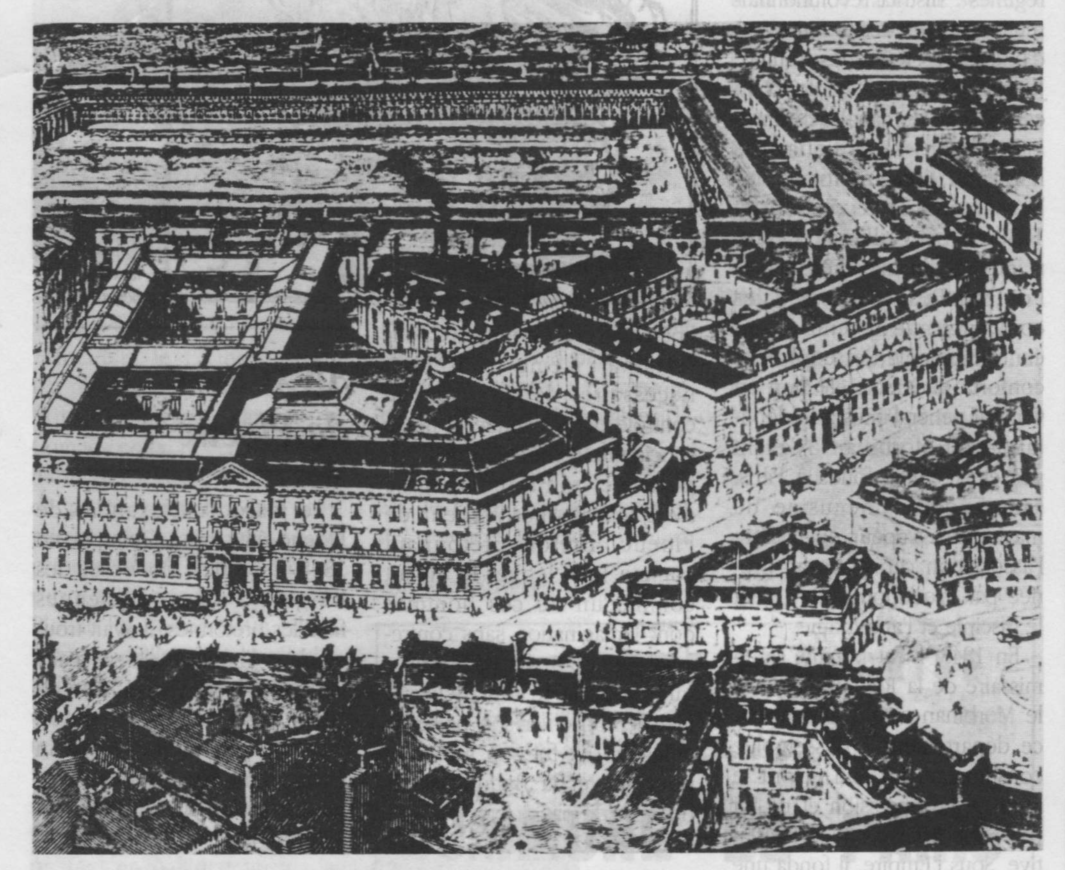
Hélas ! les hommes politiques font eux-mêmes leur malheur : malmenés face aux "pros" du petit écran, ils en redemandent... De même feignent-ils d'applaudir de tout coeur leurs imitateurs les plus rosses, et il n'en est pas un qui ne fasse l'éloge du Canard enchaîné. Cela fait penser de certaine façon aux "triomphes" des généraux romains, où figuraient des esclaves huant l'Impérator et brandissant des pancartes rappelant que "César aussi est mortel".

Amis lecteurs, pardonnez-moi si cet "édito" n'en est pas tout à fait un et n'a que peu de rapports avec l'Histoire. En guise d'offrande expiatoire, je vous propose un petit jeu : lors de la prochaine conférence de Presse, imaginez l'interviewé en Néron et les interviewers en affranchis, et calculez le temps qu'il eût fallu pour que les lions du Colisée se régalassent.

Georges POTVIN

Le drapeau tricolore n'a cessé de flotter sur sa porte

LA BANQUE DE FRANCE PENDANT LA COMMUNE



La Banque de France en 1871.

La Commune de Paris, mouvement insurrectionnel dirigé contre le gouvernement de Thiers, issu des élections conservatrices de février 1871, avait des causes multiples : les souffrances du siège, la colère causée par la capitulation et l'entrée des Prussiens dans la capitale le 1er mars, la crainte que l'Assemblée réunie à Versailles et composée en majorité de ruraux, rétablisse la monarchie.

La garde nationale avait conservé ses armes et s'était fédérée pour former un Comité central qui constituera les cadres du mouvement populaire. Le 18 mars, Thiers envoya des troupes pour enlever les canons entreposés à Montmartre et à Belleville. Les gardes s'y opposèrent, les soldats fraternisèrent avec le peuple et les généraux Lecomte et Clément furent fusillés. Thiers quitta Paris, abandonnant la capitale à l'émeute, emmenant avec lui gouvernement et armée.

"Désemparé, sachant mal que faire d'un pouvoir qu'il a comme involontairement recueilli, le Comité central choisit d'organiser des élections municipales... avec 58% d'abstentions, la Commune qui s'installe le 28 mars n'a recueilli que 170 000 voix. Des soixante-dix-neuf élus, trente sept ouvriers et artisans ainsi que quatorze employés sont des "rouges", les autres sont des bourgeois; cela montre la liberté du scrutin. Quant aux abstentions, la moitié seraient dues au départ de 100 000 Parisiens entre le 18 et le 25 mars qui n'auraient pas été rayés des listes électorales. Plus grave est l'absentéisme des élections rectificatives (démissions des candidatures multiples) qui fut cette fois massif le 16 avril."

Le Conseil de la Commune, fixé à quatre-vingt-dix membres, fonctionna, à la suite de démissions, à quatre-vingt un élus qui méritent ce titre et se partagèrent les commissions.

A la commission des Finances, le doyen Beslay "banquier non orthodoxe et malheureux en affaires" auquel se joignit le 29 mars le comptable Jourde "qui en devint le personnage principal, remarquable par sa compétence et l'honnêteté de sa gestion".

"Le comportement des Communards vis à vis d'une institution comme la Banque de France -essentielle au fonctionnement de la société bourgeoise qu'ils entendaient renverser-constitue certainement la faute la plus grave qu'ils aient commise. En s'interdisant de prendre le contrôle du circuit des biens, la Commune s'enfermait à l'intérieur d'une contradiction sans issue, au terme de laquelle elle ne pouvait que se nier elle-même. A vrai dire, il ne s'agissait même pas, dans un premier temps, de détruire l'institution, mais de mettre pratiquement son fonctionnement au service du peuple. Le contrôle de la Banque de France aurait constitué entre les mains des Communards un otage qui eût fait hésiter Versailles à se lancer à la conquête de Paris et à massacrer son peuple."

"Toutes les insurrections sérieuses ont débuté par saisir le nerf de l'ennemi, la caisse. La Commune est la seule qui ait refusé. Elle abolit le budget

des Cultes qui était à Versailles et resta en extase devant la caisse de la haute bourgeoisie qu'elle avait sous la main. Scène d'un haut comique, si l'on pouvait rire d'une négligence qui fit couler tant de sang" (Lissagaray).

Charles Beslay

Charles Beslay naquit à Dinan en 1795, d'un père politicien et notaire, élu sous trois régimes : district révolutionnaire, Empire et Restauration, et d'une mère créole des Antilles. Jeune ingénieur, il participa au creusement du canal de Nantes à Brest dans sa partie la plus haute où l'on employait des bagnards. A la révolution de 1830, la surveillance s'étant relâchée, ils marchèrent sur Pontivy; Beslay réussit à les convaincre de revenir à leur cantonnement. Cet exploit le conforta dans son élection au Conseil général puis à la députation du Morbihan. N'ayant pas été réélu, il fonda à Paris, sans succès, une usine de machines à vapeur où il tenta l'association capital-travail prônée par Proudhon dont il était le disciple et l'ami intime.

En 1848, il fut nommé Commissaire de la République dans le Morbihan et élu député par ce département à l'Assemblée constituante. En juin, il prit le parti de la répression et ne fut pas réélu à l'Assemblée législative. Sous l'Empire, il fonda une banque d'échange et d'escompte suivant les principes proudhoniens, s'y ruina et adhéra à l'Internationale en 1866.

N'ayant pu s'engager en 1870 à cause de son âge (75 ans), il anima le Comité de résistance du VIe arrondissement qui le délégua auprès du Comité central des 20 arrondissements et le 26 mars 1871, l'envoya siéger au Conseil de la Commune dont il se trouva le doyen. Nommé à la commission des Finances le 29, il fut, à partir du lendemain commissaire-délégué de la Commune auprès de la Banque de France, ce qui évita la nomination d'un gouverneur communard. Trop



Charles Beslay

libéral ou trop bourgeois pour imaginer même qu'il était nécessaire de prendre le contrôle de la Banque, il ne se soucia que d'entretenir des rapports de bonne compagnie avec le sous-gouverneur de Ploeuc, Breton bretonnant comme lui, "lequel le voyait comme un de ces hommes dont l'imagination sans contrepoids se plait dans l'utopie... qu'il supplia le dimanche 14 mai de conserver son poste de délégué... et fut son auxiliaire pour sauver la Banque et les finances du pays".

Alexandre de Ploeuc

Le marquis Alexandre de Ploeuc était né à Quimper en 1815 "issu des Ploeuc et des Kergolay, deux anciennes familles bretonnes, il avait trouvé dans l'héritage de ses pairs cette noble devise *L'Ame et l'Honneur*. Il n'avait qu'un modeste patrimoine, mais un beau nom sans tache, une généreuse ardeur au travail servie par une intelligence d'élite". Entré dans l'administration des Finances, et devenu Inspecteur général, il fut chargé en 1857 de régler la dette de la Grèce à l'égard des Trois puissances protectrices. Le succès de cette mission le fit appeler en 1859 au Grand Conseil du Trésor Ottoman dont il réorganisa les finances. Cette mission terminée, il resta à Constantinople en 1863 et fonda la Banque Ottomane qu'il administra jusqu'en 1868.

Rentré en France à cette époque, il fut nommé sous-gouverneur de la Banque. Lors de l'insurrection du 18 mars 1871, le gouverneur Rouland suivit le ministère à Versailles et de Ploeuc, resté à Paris, remplit les fonctions de gouverneur intérimaire.



Marquis de Ploeuc

Francis Jourde

Francis Jourde, né en 1843 à Chassagne, mort à Nice en 1893 (publiciste domicilié à Paris), ne semble pas s'être occupé de politique sous l'Empire, gagnant sa vie tour à tour comme clerc de notaire, comptable de banque et employé des Ponts et Chaussées de la Ville de Paris (Dans sa plaidoirie, lors de son procès, son défenseur le dit employé de commerce, honoré de son patron jusqu'au 18 mars). Durant le siège, le 160e Bataillon de la garde nationale où il servait le délégua, le 19 mars, au Comité central. Elu du Ve arrondissement au Conseil de la Commune, il était nommé le 29 mars à la Commission des Finances dont il devint le personnage principal.

Sa gestion fut admirable d'honnêteté scrupuleuse, mais elle manqua d'imagination. Tenant ses caisses au centime près, il agit en bon comptable et bon caissier, veillant à la rentrée des fonds et évitant le gaspillage. Il voulait inspirer confiance et faire des économies... il avait pour premier souci de subvenir chaque jour aux besoins de la garde nationale dont la maigre solde représentait la seule ressource, non

seulement pour les gardes, mais pour leurs familles, soit un demi-million de Parisiens. Bien que son administration n'ait pas été révolutionnaire, il est à l'origine du décret accordant une pension aux femmes des gardes nationaux tués au combat, mariées ou non et à leurs enfants, légitimes ou naturels.

La Banque de France versa au Comité central la somme de 20.240.000 francs, dont 9.400.000, près de la moitié, appartenaient à la Ville de Paris, fruits de contributions et taxes diverses, en particulier de l'octroi. Pendant ce temps, elle tenait en réserve, dans ses caves et ses coffres, pour trois milliards de numéraire, de billets, de valeurs, de bijoux et de lingots, et elle acceptait de Versailles, par l'intermédiaire de ses succursales de province, 257.637.000 francs de traites destinées uniquement à payer la lutte contre la Commune.

A partir du 9 mai, dans l'Hôtel de la Monnaie déserté en partie par son personnel attaché au gouvernement versaillais, dont les vides furent comblés par Camelinat, Jourde attribua 1.100.000 francs de lingots de la banque et d'argenterie de différentes administrations de la Légion d'Honneur pour frapper des pièces de 5 francs à l'effigie de la République de 1848 (voir Gavroche N°36). Faute de temps, le citoyen Murat, directeur ne put frapper le coin de la monnaie communarde.

La Banque est protégée

La Banque avait été fortifiée (créneaux, barricades, sacs de terre), mais elle ne disposait guère pour sa défense que des 521 gardes nationaux recrutés parmi le personnel, mal armés et pourvus de peu de munitions, environ 25 cartouches chacun. Toutefois, malgré les menaces, elle ne connut pas vraiment de risques d'assaut. "Le drapeau tricolore n'a cessé de flotter sur sa porte, il ne fut amené qu'à l'arrivée des Versaillais pour éviter toute équivoque".



Jourde

Incident le 12 mai : alerté par une dénonciation de détention frauduleuse d'armes, le Comité central fit cerner le bâtiment par plusieurs bataillons de gardes nationales, et le commissaire de police Lemoussu se présenta, muni d'un mandat de perquisition. Monsieur de Ploeuc lui demanda un sursis, le temps d'aller chercher Beslay indisposé. Le commissaire, bon enfant se retira, annonçant son retour dans une heure.

Dès son arrivée, Beslay, poitrine barrée de l'écharpe rouge frangée d'or, joua le grand jeu, mettant en balance sa démission de membre de la Commune et de délégué à la Banque contre le départ des troupes. Le commissaire revenu peu après "... a répondu que pendant l'heure qui venait de s'écouler, il avait reçu de nouvelles instructions du Comité de Salut public et qu'il allait faire cesser tout déploiement de forces. Le secrétaire général Marsaud, dans le but de ne laisser dans l'esprit du commissaire de police aucun doute sur la fausseté de la dénonciation qui signalait des dépôts d'armes à la Banque, a insisté auprès de lui pour qu'il donnât suite à la perquisition. Le commissaire de police s'y est refusé. Monsieur Charles Beslay est alors allé, avec lui, donner l'ordre aux bataillons de s'éloigner, ce qui a été fait aussitôt" (Procès-verbal du 15/05/1871, Archives de la Banque de France).

Jourde vint alors exprimer à Mr de Ploeuc ses regrets pour les violences du matin. Celui-ci reconnut les faits à la séance du Conseil de guerre du 12 août 1871.

Affiche de la Commune

RÉPUBLIQUE FRANCAISE

N° 62 **LIBERTÉ — ÉGALITÉ — FRATERNITÉ** N° 62

COMMUNE DE PARIS

DÉLÉGATION DES FINANCES

Ordre est donné, à tous les inspecteurs et vérificateurs des halles et marchés de Paris, de délivrer les bordereaux aux caissiers-facteurs pour qu'ils puissent opérer leurs versements à la délégation des finances (ministère des finances)

Tout fonctionnaire qui, dans les quarante-huit heures, ne se conformera pas au present arrêté, sera révoqué.

Seront poursuivis comme concussionnaires ceux qui auraient détourné une partie quelconque des ressources de la Commune.

Paris, le 4 avril 1871.

Les Membres de la Commune délégués aux Finances,

Fr. JOURDE E. VARLIN.

IMPRIMERIE NATIONALE. — Avril 1871

La semaine sanglante

Le dimanche 21 mai, le 37° de ligne pénétrait vers 15 heures dans Paris par la porte de Saint-Cloud. Ce fut le début de la Semaine Sanglante. Le lendemain, les Versaillais tenaient les portes d'Auteuil, de Passy, de Sèvres et de Versailles; ils installaient leurs canons sur la colline de Chaillot et au rond-point de l'Etoile, ils étaient pratiquement maîtres du XVe et du XVIe. Le mardi 23, ils investissaient la Banque de France où, depuis le 12, Beslay était l'hôte de son compatriote de Ploeuc qui assurait sa sauvegarde. Dès qu'il obtint de Versailles un laisser-passer, il l'accompagna en Suisse...

La répression terminée, il manquait 100 000 ouvriers à Paris. Aux 38 500 prisonniers et milliers de fugitifs, il faut ajouter les 20 à 35 000 fusillés. *"Le sol est jonché de leurs cadavres, ce spectacle affreux*

servira de leçon" (Thiers). Le général Appert, responsable de la justice militaire n'en reconnut que 17 000, les sépultures payées par la ville. Des milliers de morts furent incinérés, enterrés dans les tranchées du siège, les carrières, les puits...

Le procès de Jourde

Jourde fut arrêté le 30 mai dans le Ve arrondissement où il avait fréquenté dix ans l'institution de Mr Arthus. Sa fausse identité ne résista pas à la vérification "au moment où il faisait connaître son projet de départ pour l'Amérique", avec sur lui une dizaine de mille francs, dont une partie cousue dans la doublure de son gilet, reliquat des 500 000 francs prélevés pour régler la solde des gardes nationaux et les viatiques de 1000 à 2000 francs remis à ses collègues pour assurer leur fuite et assister leurs familles, déclarant que 120 francs seulement étaient sa propriété personnelle. Il eût la chance d'être interrogé par le capitaine d'état-major Moussu qui l'autorisa civilement à fumer et trouva "qu'il montrait une énergie et une tranquillité rare".

Défendu par Me Garaby, son procès s'ouvrit devant le Conseil de guerre de Versailles présidé par le colonel de Génie Merlin, le 7 août 1871. Le compte rendu des 10 séances, publié par le journal *Le Pays*, est conservé à la bibliothèque de la Banque de France.

L'accusé Jourde a 28 ans, la taille élancée, les traits émaciés et le teint pâle. Il s'exprime avec beaucoup de facilité et d'une voix bien timbrée. Son propriétaire, Mr Bouiller, déposa en sa faveur :

"Sous le siège, Jourde s'était acquis l'estime de beaucoup de soldats dans la garde nationale et s'était fait beaucoup d'amis. *Je le croyais marié.* Il ne l'était pas, sa compagne lavait le linge du ménage. Sous le siège, elle vivait des 30 sous donnés aux gardes nationaux, et sous la Commune, les rations qu'elle reçut ne furent pas augmentées. Rien ne fut changé dans sa situation. C'étaient d'excellents voisins et locataires, particulièrement tranquilles qui continuèrent, pendant la Commune, à envoyer leur petite fille à l'asile des pauvres."

Rey, restaurateur rue du Luxembourg témoigne à son tour :

"- C'est chez vous que Jourde prenait ses repas ?

- Oui Mr le Président, ainsi que ces messieurs de la délégation.

- Faisait-il beaucoup de dépenses ?

- J'ai ma petite note, la somme est de 224 francs pour deux mois environ."

A la séance du 11 août, l'accusé prétendit n'avoir pris le ministère des Finances que pour l'ordre, pour sauver Paris de la ruine. Il a réorganisé les services et fait tous ses efforts pour obtenir des recettes normales dans la situation où il se trouvait. Il a évité de toucher aux intérêts des particuliers. Il est sorti de sa gestion plus pauvre qu'il n'y était rentré. Mr de Ploeuc le critiqua fermement sur le fond, mais pour la forme, resta dans une neutralité bienveillante. Le 2 septembre 1871, le Conseil de guerre le condamna à la déportation simple.

A Nouméa, il organisa une société d'aide mutuelle aux déportés, et le 21 mars 1874, en compagnie de Grousset, participa à la sensationnelle évasion montée par Rochefort, célèbre et riche, qui offrit une petite fortune à un capitaine de navire australien pour acheter sa complicité. Avec Rochefort, il publia en 1867 à Genève *Condamnés politiques en Nouvelle Calédonie: Récit de deux évadés* qui permit de faire connaître au monde la condition des déportés et renforça la campagne pour l'amnistie. A part sa collaboration à la *Révolution Française* et son adhésion à *l'Alliance socialiste et républicaine*, son activité politique réduite cessa complètement après 1881. Il mourut à Nice en 1893 à 50 ans à la suite d'une longue maladie.

Le destin de Beslay...

En Suisse, Beslay vint en aide aux exilés nécessiteux, mais voulut lamentablement se justifier devant la droite. *Le Figaro*, qui publiait le 1er juin 1871: "Chacun de nous doit faire la police de son quartier et signaler d'une manière implacable tout individu ayant pris une part active à cette déshonorante insurrection. C'est un devoir civique...", l'accueillit dans ses colonnes: "Je suis allé à la Banque avec l'intention de la mettre à l'abri de toute violence du parti exagéré de la Commune et j'ai la conviction d'avoir conservé à mon pays l'établissement qui constituait notre dernière ressource financière".

N'accablons pas le vieillard utopique, il a laissé dans ses mémoires une profession de foi qui montre les limites de sa compromission et de son engagement politique:

"Je proposais la paix, et vous avez voulu la guerre. Je voulais arrêter l'effusion de sang, et vous avez voulu, au contraire, le faire couler à flots. A votre oeuvre, j'ai la fierté de préférer la mienne. Etes-vous donc si satisfaits d'avoir provoqué cette épouvantable semaine qui a menacé d'engloutir Paris ? Etes-vous heureux d'avoir entendu ces fusillades, qui ont fait tomber tant de victimes que le gouvernement n'en a jamais voulu publier le nombre ? Etes-vous donc si glorieux de cette bataille de huit jours, qui a divisé plus que jamais la bourgeoisie et le peuple ? Si la victoire que vous avez poursuivie à outrance était un triomphe si désirable, d'où vient donc que la sécurité que vous avez voulu créer est moins grande que jamais ? D'où vient ce trouble universel, qui empêche deux conservateurs de causer de leurs affaires sans qu'on entende pousser cette exclamation lugubre : Qui peut savoir ce que l'avenir réserve? A une victoire comme celle-là, qui laisse tout le monde sur le qui-vive, je préfère la transaction qui voulait rapprocher Paris de Versailles et réconcilier le peuple avec la bourgeoisie. Le sang n'eût pas coulé, Paris fut resté debout, et nous ne serions pas à interroger anxieusement l'avenir".

Le patriarche s'éteignit à Neuchâtel en Suisse à 83 ans, en 1878, sans avoir revu sa Bretagne natale. Son modeste compatriote, communard et confrère de l'Internationale, le Brestois Pindy, compagnon menuisier cher à son coeur qui le consola souvent de l'exil suivait son cortège : sortons-le de l'oubli, il le mérite. Lucien Descaves disait de lui :

"Coeur dévoué, bras ferme, aimable tournure et belle humeur, il avait tout pour faire aimer la cause qu'il servait. On était sûr de le trouver sur la brêche pour agir, sur la branche pour chanter. Il nasillait même un peu en chantant, comme un Breton qui aurait avalé son biniou".

..et celui de de Ploeuc

Mr de Ploeuc ne hurla pas avec les loups (400 000 dénonciations dont 380 000 anonymes). Il reçut la croix de Commandeur de la Légion d'Honneur, mais en 1878, à 63 ans, il était nommé sous-gouverneur honoraire et mis à la retraite. Il se consacra aux "bonnes oeuvres", hospitalité de nuit à Paris, soeurs infirmières et enseignantes à Landrevarzec. Il y fut enterré le 28 août 1886, entouré de toute la noblesse locale et légitimiste, et porté en terre par ses paysans, quatre frères des Ecoles Chrétiennes tenaient les cordons du poële.

Maurice PERRAIS

Sources

Beslay, *Mémoires.*

Noël B., *Dictionnaire de la Commune*, Flammarion, 1978.

Trévidy J., "Eloge funèbre" de Mr de Ploeuc, *Revue de Bretagne et Vendée*, 1887.

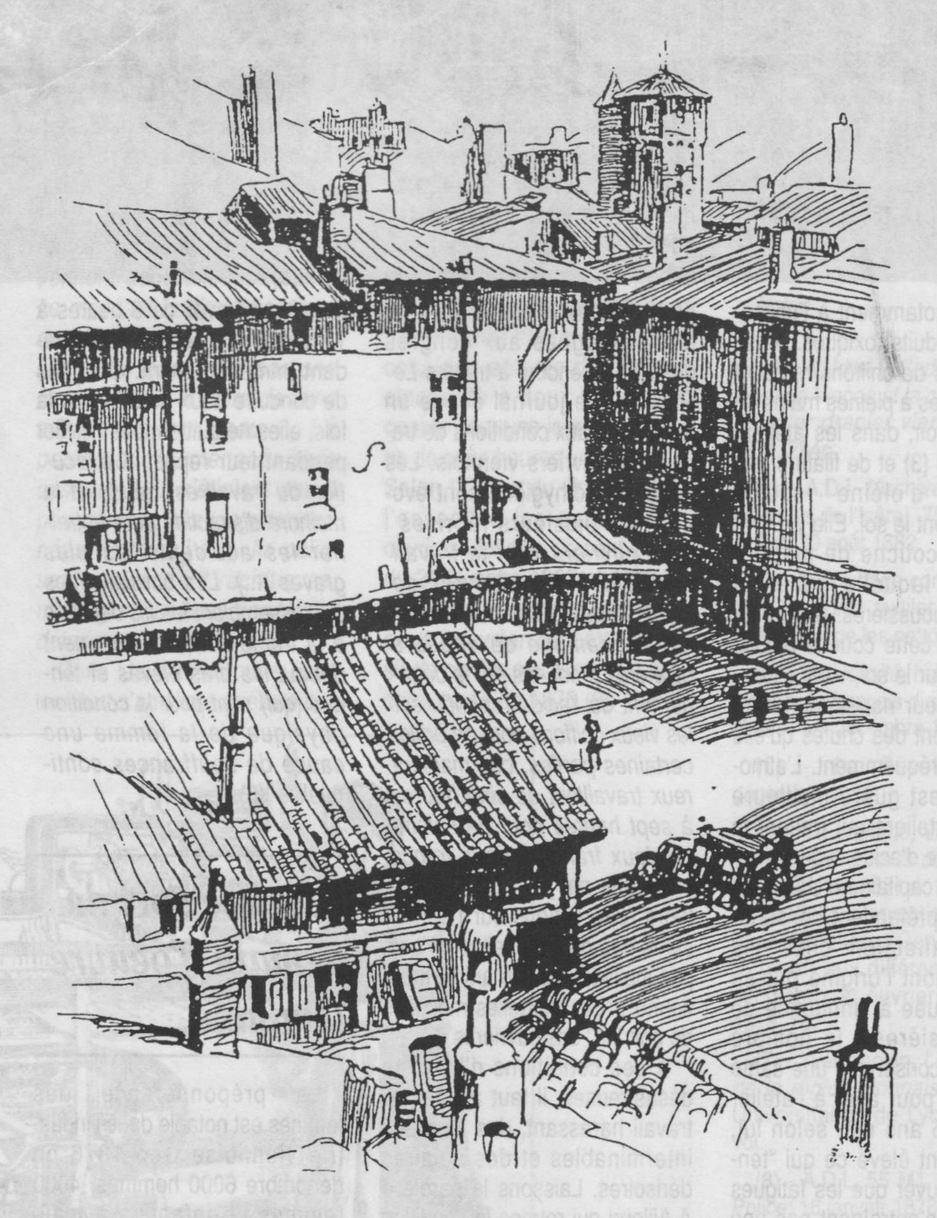
Archives de la Banque de France

Etat civil des communes concernées

La situation des ouvriers dans l'industrie drapière à Vienne entre 1880 et 1890

VIENNE : UNE ANCIENNE TRADITION OUVRIERE

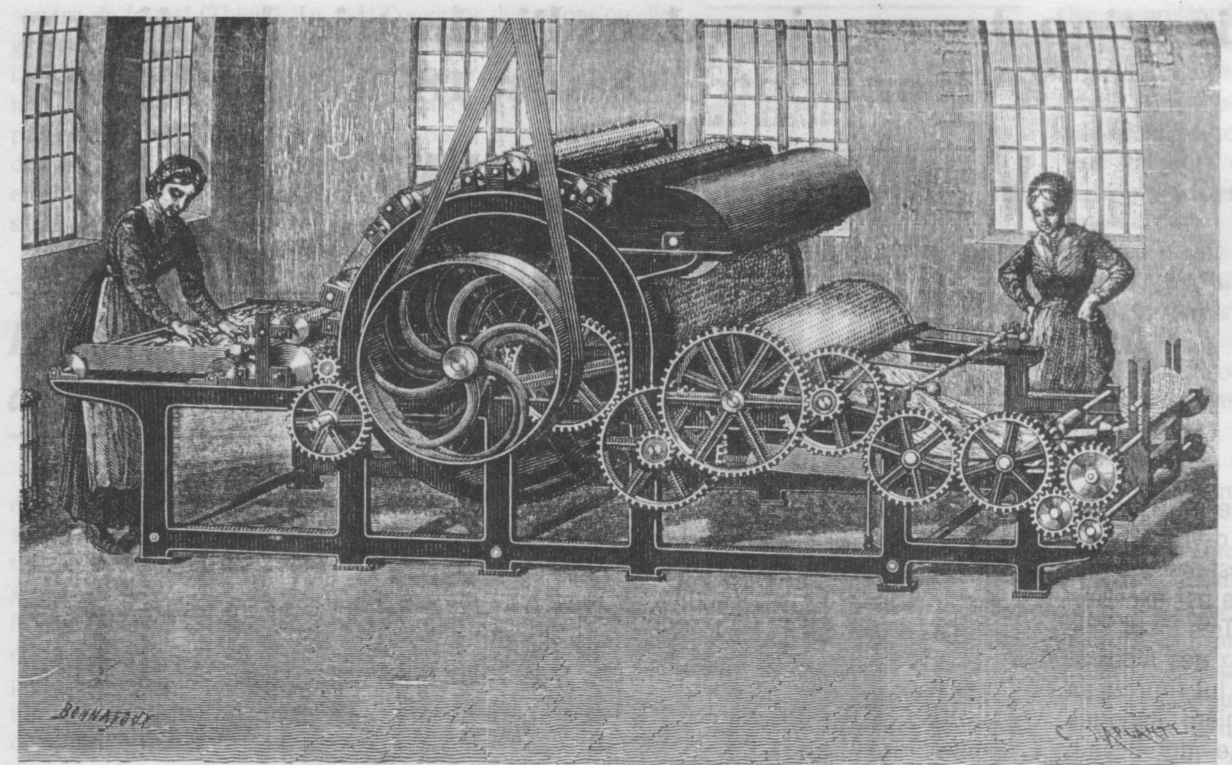
Située à 30 km au sud de Lyon, Vienne est une ville drapière par excellence. Très tôt la laine des troupeaux des Alpes et du Vivarais lui fournit sa matière première. Importés par la suite du Brésil, d'Afrique ou du Nord de la France, laine et coton permettent à l'industrie viennoise de connaître un essor croissant jusqu'au 18ème siècle. La crise du textile de 1837 fléchit quelque peu le mouvement mais très vite les Viennois optent pour une reconversion dans la fabrication de draps de la "Renaissance". La ville se spécialise dans une technique qui lui assure sa prospérité en cette fin de 19ème siècle : les tissus sont fabriqués à partir de laines et fibres récupérées par l'effilochage de chiffons et vêtements usagés. Cette technique dite de "Renaissance" permet de fabriquer des tissus de médiocre qualité mais bon marché, qui connaîtront un réel succès. Au milieu du siècle, Vienne devient par sa seule main d'oeuvre lainière, la concentration la plus forte du Dauphiné (1). La population de la ville, de 17 891 habitants en 1861 s'élève à 24 665 habitants en 1881. En 1882 on dénombre 12 000 ouvriers employés pour la plupart dans la fabrication de draps (2). La mécanisation se développe à partir de 1850 et amène à la fin du siècle une réduction des effectifs et une concentration des industries.



Vienne au XIXe.

Les conditions de travail

Le principe de confection de drap de la "Renaissance" des industries viennoises nécessite plusieurs opérations. Les premières sont destinées à extraire des vieux chiffons la matière première utile à la confection : triage, rinçage, effilochage (qui sont réservés aux femmes), vient ensuite la confection du tissu : la filature, le tissage et enfin les apprêts (destinés à donner au drap ses qualités de résistance et de souplesse) (1). Cette industrie a l'énorme avantage de fournir un tissu bon marché mais demande du même coup une main d'oeuvre peu payée, qui travaille dans des conditions d'hygiène désastreuses. Une hygiène rudimen-



Contrairement à ce que laisse imaginer cette gravure le travail sur les machines à carder, réservé aux femmes, se faisait dans des conditions d'hygiène déplorables.

taire due notamment à l'utilisation de produits toxiques. Ainsi, les trieuses de chiffons remuent des microbes à pleines mains du matin au soir, dans les ateliers de cardage (3) et de filature une quantité d'oléine souille constamment le sol. Elle y entretient une couche de matière grasse à laquelle adhèrent toutes les poussières. A l'état de saleté que cette couche d'huile entretient sur le sol, vient s'ajouter une odeur nauséabonde et l'inconvénient des chutes qu'elle provoque fréquemment. L'atmosphère n'est guère meilleure dans les ateliers qui traitent la laine à l'aide d'acide sulfurique.

Selon le capitaine d'Urbal, les médecins prétendent constater aucune affection chez les ouvriers dont l'origine puisse être attribuée à l'influence de ces poussières : le nombre d'ouvriers conservant une santé suffisante pour aller à l'atelier jusqu'à 65 ans est, selon lui, relativement élevé ce qui "tendrait à prouver que les fatigues du métier n'entraînent pas une usure prématurée". Chez les trieuses de chiffons, il n'observe pas la moindre maladie épidémique et se demande si cette immunité ne serait pas due à leur âge en général avancé ! (1). L'optimisme de d'Urbal est fortement nuancé par les témoignages des ouvriers que l'on peut découvrir par la voix de leurs délégués aux congrès ouvriers ou encore à travers *Le Révolté*. Le journal donne un large écho aux conditions de travail des ouvriers viennois. Les conditions d'hygiène sont évoquées à plusieurs reprises : *"Les ouvriers dont le travail consiste à manoeuvrer de lourds fardeaux dans une atmosphère remplie de vapeurs délétères produites par le dégagement de l'acide répandu sur les vieux chiffons pour en brûler certaines parties, ces malheureux travaillent de cinq heures à sept heures pour un salaire de deux francs à deux francs cinquante par jour"* (4). Quant à leurs répercutions sur l'état de santé des ouvriers, elles ne sont pas inexistantes. Un article mentionne : "Les mortelles maladies de poitrine" des ouvrières (5).

A ces conditions d'hygiène désastreuses, il faut ajouter un travail harassant, des journées interminables et des salaires dérisoires. Laissons la parole à A.Ailloud qui retrace la condition ouvrière dans l'industrie drapière viennoise lors du congrès ouvrier de 1879. Il décrit le "martyre" des garnisseuses de cardes dont le travail consiste à surveiller les machines qui préparent la laine pour le cardage. Ces femmes sont réparties en deux équipes, la première prend son travail de 6 heures à 19 heures, la seconde lui succédant immédiatement. Obligées de conduire deux machines à la fois, elles ne quittent pas l'atelier pendant leur repas. *"L'exécution du travail est rapide et la moindre distraction peut entraîner les accidents les plus graves (...). Les ourdisseuses qui rassemblent les fils destinés à la trame sont constamment debout les bras élevés et tendus (qui) sont pour la condition physique de la femme une cause de souffrances continuelles"* (6).

Le triste sort de la main d'oeuvre féminine

La prépondérance des femmes est notable dans l'industrie viennoise : en 1876 on dénombre 6000 hommes, 4000 femmes et enfants. La main d'œuvre féminine est en effet très recherchée par les industriels : l'essor de la mécanisation permet d'employer des ouvriers sans grande force musculaire. De plus femmes et enfants sont une main d'oeuvre très bon marché : les salaires des femmes sont en moyenne inférieurs de 53 % à celui des hommes. Ceci est justifié par les industriels par le fait que les femmes auraient des besoins moins grands à ceux des hommes puisqu'elles sont ordinairement soutenues par leur mari ou avant par leur père (6). Quant à l'emploi de la main d'oeuvre enfantine, il repose sur le double intérêt des industriels envers une main d'oeuvre sous-payée et celui des familles ouvrières obligées de se procurer un salaire d'appoint (7).

Les conditions de travail des femmes et des enfants soulèvent de loin le plus d'indignation :

"Les patrons exigent toujours de la femme un travail au-dessus de ses forces, dont le salaire n'est point en rapport avec le travail qu'elle fait. Cette insuffisance de salaire est presque toujours pour la femme une cause de dévergondage et de démoralisation" (8) déclare un délégué ouvrier.

"Le Révolté" est encore plus virulent dans la dénonciation de la misère féminine :

"Les femmes qui mènent les métiers sont tenues d'être au bagne à 5 heures et demie jusqu'à midi sans s'arrêter (...). Elles ont une heure pour dîner puis travaillent jusqu'à 8 heures et demie (...). La journée du samedi elles travaillent jusqu'à minuit (...). Il n'y a pas de pri-

son, il n'y a pas de bagne en FRANCE, ni en Europe où l'on demande aux prisonniers ou aux forçats un pareil labeur. Et à côté de ces excès de travail qui conduisent fatalement ces femmes-esclaves aux mortelles maladies de poitrine, il faut voir encore toutes les misères qu'on leur fait endurer, toutes les vexations qu'on leur fait subir, toutes les exactions qu'elles ont à supporter sous la forme de retenues de salaire, d'amendes pour la moindre chose !" (9).

En effet, à ce difficile travail, il faut ajouter toute une kyrielle d'amendes retenues sur leur salaire au moindre prétexte : surprises à causer avec une camarade, à se reposer un instant ou encore à se chauffer, leur maigre salaire qui varie entre un franc cinquante et deux francs se voit amputé de cinquante centimes. A plusieurs reprises est également évoqué dans "Le Révolté", le harcèlement des gardes-chiourmes envers les femmes.

"Les jeunes filles occupées à trier de vieux chiffons (sont) payées selon leur âge, leur beauté et leur complaisance. Nous pourrions citer des faits d'une immoralité révoltante, des tentatives faites par le patron, par ses gardes-chiourmes auprès d'une jeune fille (...) qui sur le refus de livrer son corps dut quitter l'atelier" (10).

Le sort réservé aux enfants n'est guère plus enviable. La loi du 19 mai 1874 règlemente le travail des enfants : de 8 à 12 ans la journée ne doit pas excéder huit heures et douze heures pour les adolescents de 12 à 16 ans. Par ailleurs, la loi prévoit des temps de repos obligatoires et interdit le travail de nuit. Cependant cette loi reste encore dix ans plus tard peu appliquée. Ainsi, l'usine Pascal Vallui se voit condamnée en 1890 par l'Inspection du Travail des enfants pour non respect de cette loi (11). L'inspecteur chargé de la surveillance des enfants dresse un tableau saisissant de leurs conditions de travail au milieu du siècle :

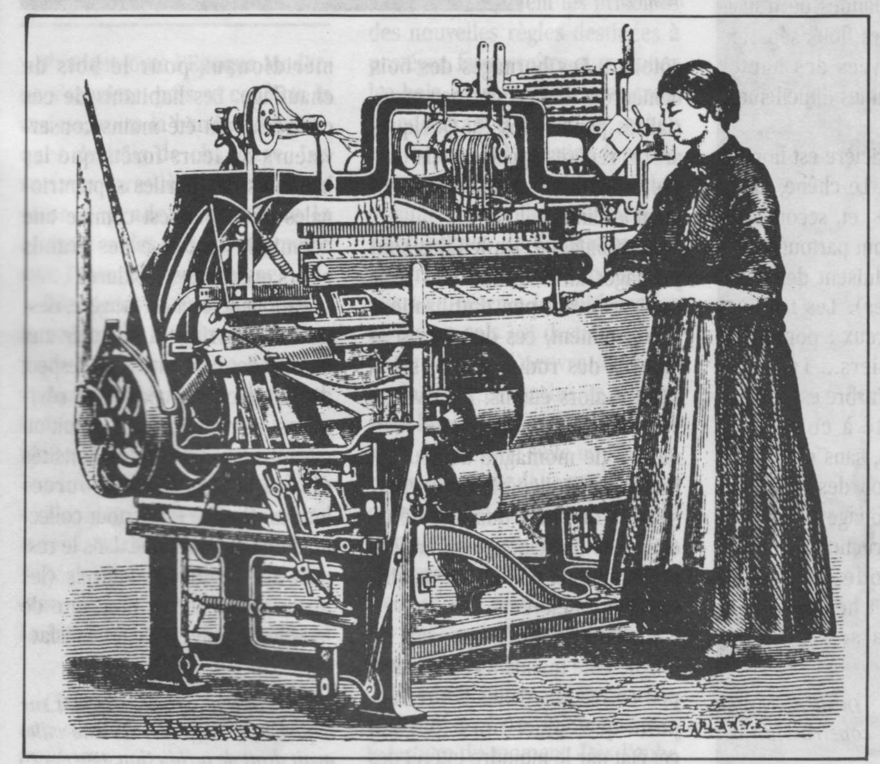
"Ils travaillent aussi longtemps que les fileurs (...). Ils se tiennent debout tout le jour et se reposent quelquefois en se couchant sur le plancher (...). La figure endolorie par une couche bleue et noire de laine adhérant à leur peau, (...) à peine nourris, menacés sans cesse (...) ils s'étiolent peu à peu pendant ces longues journées de travail (...). Ils pâlissent, deviennent rachitiques, malingres et leur santé est détruite pour toujours" (12).

Dans les années qui suivent, leur sort s'améliore quelque peu, malgré tout nombreux sont encore à Vienne les "appondeurs", ces enfants que l'on recrute dès l'âge de six ans et qui ne bénéficient aucunement du statut d'apprentis mais sont considérés comme des ouvriers (7).

Un niveau de vie précaire

Qu'en est-il du salaire, du niveau de vie des ouvriers viennois ? On ne possède aucune statistique très fiable pour l'époque. Les statistiques de la Chambre de Commerce concernant la draperie évalue le salaire des hommes entre trois francs cinquante et quatre francs soixante quinze par jour, celui des femmes variant de deux francs à trois francs cinquante et celui des enfants de un franc cinquante à deux francs cinquante pour une journée moyenne de onze heures un quart (13). Selon l'Office du Travail, dans l'ensemble les salaires des ouvriers viennois se sont accrus de 24 % entre 1865 et 1893. Le niveau de vie semble s'améliorer pour l'ouvrier en cette fin de siècle car les prix tendent à baisser à partir de 1875 (6). Cependant l'équilibre reste très précaire. La situation des ouvriers subit le contre-coup de la grande dépression des années 1880 et se trouve à la merci des tentatives de baisse de salaire de la part des fabricants qui voient leur marge diminuer. La réunion du 26 mars 1886 a pour but une mobilisation contre la baisse des salaires qui menace les ouvriers de la fabrique Iserable. Déjà durant l'hiver 1886 les fabricants avaient fait travailler des ouvriers à des prix inférieurs à ceux du tarif imposé. Lors de la réunion une commission est nommée, chargée de faire respecter les tarifs et l'on projette de réorganiser la Chambre Syndicale des tisseurs pour faire face à ces menaces (14).

Carole REYNAUD PALIGOT



Machine à tisser les draps.

Notes

(1) - d'Urbal, *L'Industrie drapière de Vienne et la condition de l'ouvrier drapier viennois*, Lyon 1911, 284p.

(2) - A.D.I. (Archives Départementales de l'Isère), 75 M1, Sous-Préfet, 30 août 1882.

(3) - Le cardage consiste à peigner les fibres textiles afin de les démêler et de les nettoyer.

(4) - *Le Révolté*, hebdomadaire anarchiste français dirigé par Jean Grave, 3-9 décembre 1887.

(5) - *Le Révolté*, 25-31 décembre 1886.

(6) - C.Emerique, *Essai sur la vie ouvrière dans le département de l'Isère de 1871 à 1914*, Desg, 1953, 202p. Intervention des délégués de l'Isère (Genet, Ailloud, Bernard) aux différents congrès syndicaux et ouvriers de 1876, 1878, 1879.

(7) - Yves Lequin, *Les ouvriers de la région lyonnaise*, Presses Universitaires de Lyon, 1977, 2 vol.

(8) - A.D.I., 55 M1, Rapport de Police: 16 janvier 1878.

(9) - *Le Révolté*, 25-31 décembre 1886, art. attribué à Bordat.

(10) - *Le Révolté*, 27 août-22 septembre 1887.

(11) - A.D.I., 162 M4.

(12) - A.D.I., 162 M3, 2 décembre 1854.

L'histoire du paysage forestier français

LES TROIS AGES DE LA FORET

La forêt est un patrimoine commun modelé par l'Histoire et évoluant lentement. Cet espace occupe une place croissante dans les discours et les préoccupations des contemporains soucieux de préserver l'environnement et la qualité de la vie.

La France dispose aujourd'hui d'une couverture forestière étendue sur plus de quatorze millions d'hectares très inégalement répartis sur l'Hexagone. Les bois soumis ou privés reçoivent des traitements aboutissant à des résultats très différents en fonction de la taille et de la nature de la propriété, des investissements consentis. Cela va de l'abandon à l'entretien des magnifiques futaies honorant la foresterie française. Quarante-neuf pour cent des bois sont exploités en futaie pleine, vingt-neuf pour cent demeurent en taillis-sous-futaie inégalement enrichis, vingt-deux pour cent sont peu valorisés. Il existe également quatre millions d'hectares de landes, friches et alignements boisés formant un potentiel ou une réserve de bois considérable. Après des siècles de recul, la forêt est désormais conquérante.

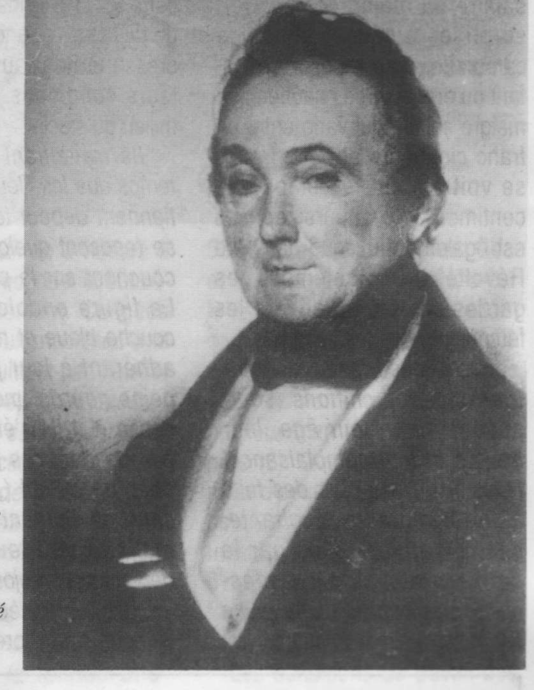
Longtemps, l'homme fut hostile à l'arbre, la hantise de manquer de pain surpassant celle du combustible. Jusqu'à la Restauration, la forêt diminue et s'apauvrit, surexploitée, paturée, maltraitée. Quand Charles X fait rédiger le Code Forestier (1827), il reste seulement huit millions d'hectares mal en point. Il faut encore attendre deux générations pour que la forêt gagne sur les défrichements et que le revenu forestier annuel dépasse celui des terres médiocres couchées en blé.

Une brève présentation de l'histoire évolutive du paysage forestier en fonction des besoins assignés et des moyens techniques disponibles contribue à apprécier la place actuelle de la forêt et les conflits d'intérêt et tensions qu'elle sous-tend.

L'âge nourricier

Jusqu'à l'aube de l'Epoque Moderne, la forêt est essentiellement nourricière son utilisation se réalise en prolongement du finage, principalement sur les lisières, larges bandes de transition aux contours flous séparant les terres cultivées des hautes futaies dépérissantes difficilement accessibles.

La forêt nourricière est floristiquement variée. Le chêne, arbre roi de nos forêts, et, secondairement le hêtre, sont partout protégés car ils produisent des fruits (glands et faines). Les fruitiers sont très nombreux : pommiers, poiriers, merisiers... Le traitement par pied d'arbre est généralisé. Il consiste à couper les arbres surannés, sans plan préalable, en fonction des exigences en bois de maronage (1) nécessaire à la construction des charpentes. Ce mode de récolte donne une forêt hétérogène où toutes les classes d'âge se côtoient. Les bornages des bois demeurent mal définis, peu matérialisés par des fossés. Quelques arbres repères appelés pieds-corniers signalent approximativement les limites.



B.Lorentz, premier directeur de l'école forestière de Nancy et créateur de la conversion des taillis-sous-futaie en futaies (portrait conservé à l'E.N.G.R.E.F. de Nancy).

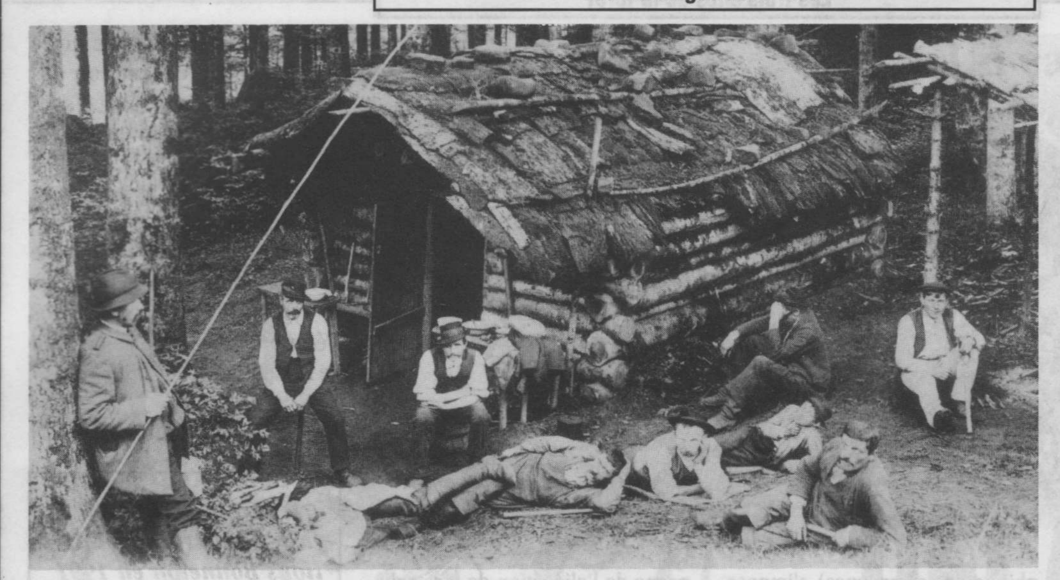
En montagne, les feuillus sont propagés au détriment des résineux trouvant peu d'utilisation. Fréquemment, ces derniers sont ignorés des rudiments de sylviculture alors établis. Enclavés et sous-exploitées, les futaies résineuses de montagne demeurent hétérogènes, dépérissantes, parsemées de vides dus aux défrichements d'enclaves, aux brûlées provoquées et parfois mal maîtrisées par les éleveurs.

Au Sud, la forêt apparaît de longue date malmenée, dégradée, peu entretenue. Louis Badré rapporte que Sainct-Yon expliquait cet état par le moindre intérêt des méridionaux pour le bois de chauffage. Les habitants de ces contrées "ont été moins conservateurs de leurs forêts que les habitants des parties septentrionales où le bois est comme une "demi-vie" à cause des grands hivers et extrêmes froidures".

Partout la forêt est usagère, destinée à nourrir et à subvenir aux besoins des collectivités en respect des chartes concédées et révisables, accordées à titre gratuit ou payant en fonction des densités d'occupation, des ressources locales. L'usage est surtout collectif, il doit être pratiqué dans le respect des équilibres naturels (les textes stipulent "en bon père de famille"), pour la seule satisfac-

(1) Maronage : Droit de couper des bois pour la construction des vaisseaux.

(2) Finage : Circonscription sur laquelle un seigneur, ou une ville, avait droit de juridiction.



Bûcherons "baraquant" pour les travaux forestiers.

tion des besoins familiaux. La forêt est le prolongement du finage (2). Les futaies dépérissantes offrent des sous-bois où vont paître sous surveillance les troupeaux de vaches et de chevaux. La pratique de la vaine pâture (3) est seulement compatible avec une utilisation extensive du bois. Destructrice des régénérations naturelles, elle est précocement délimitée, contingentée dans le temps ou même interdite par les seigneurs. Les porcs envoyés à la glandée mangent les fruits tombés à l'automne.

La forêt menacée

Pendant toute l'Epoque Moderne s'esquisse, puis se conforte la crainte, voire la hantise, de manquer de bois de chauffage. Les surfaces forestières se réduisent et se dégradent alors que la croissance des besoins augmente avec l'essor démographique.

Dès le début du 17ème siècle, la conception usagère liée à une exploitation extensive des bois apparaît désormais obsolète, inadaptée aux nouvelles exigences imposées par les guerres, la politique de présence maritime civile et militaire, l'essor des manufactures. Bois d'oeuvre et bois de feu deviennent des produits recherchés et stratégiques. La localisation des forges, verreries et autres usines à feu se calque sur celle de nos principaux massifs boisés. Les salines et les villes, grosses consommatrices de bois développent des réseaux de flottage aboutissant à leurs ports au bois. La forêt, jusque là sans valeur, devient un objet de convoitise, un espace d'enjeux où se superposent mal des activités difficiles à concilier.

Progressivement s'impose la nécessité d'arpenter les bois et de connaître leur état, de réserver une partie destinée à croître en futaie et de couper les bois selon la méthode du tire et aire, autrement dit de suite en suite. Sous le règne d'Henri IV, Chauffourt et Sainct-Yon exposent les principes des nouvelles règles destinées à protéger, faire croître et exploiter les bois. Leurs travaux préparent l'ordonnance de 1669, pièce majeure de la législation forestière pour plusieurs siècles. "Loi organique et policière" (Huffel), l'ordonnance de Colbert préside à la restauration des forêts. Un quart-en-réserve localisé sur les meilleurs sols est destiné à produire le bois d'oeuvre. Le reste de la forêt est traité en taillis-sous-futaie visité tous les 25 ans pour réaliser, de suite en suite, la coupe des bois de feu. Les règlements énoncés font naître la notion d'aménagement, de construction par l'homme de la forêt en fonction de ses besoins, de ses interventions, de ses moyens techniques.

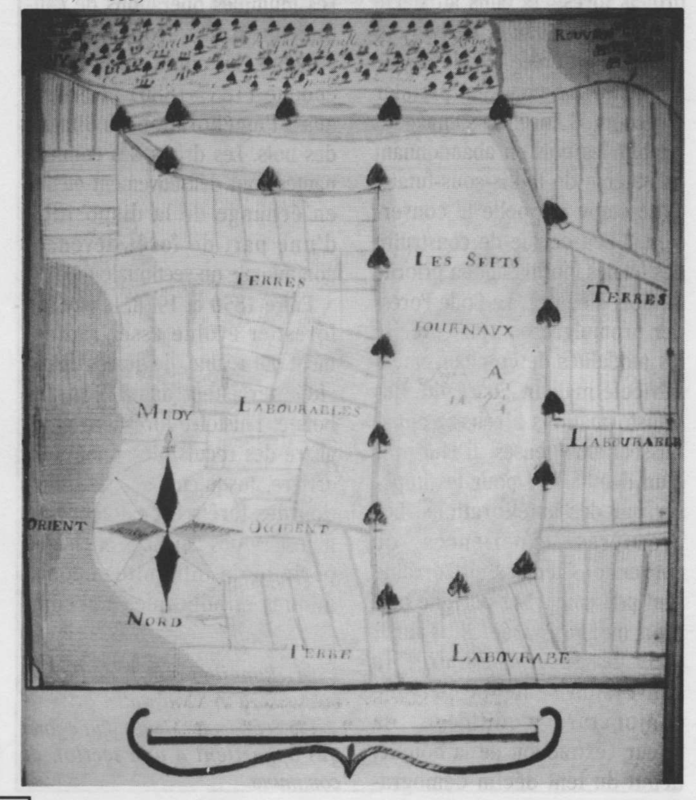
En réalité la Grande Ordonnance ne résoud pas les problèmes forestiers du moment. Dès l'aube du 18ème siècle, la pénurie s'aggrave, le volume et la qualité des récoltes s'amenuisent, la fragilité du couvert forestier s'accentue, la forêt recule.

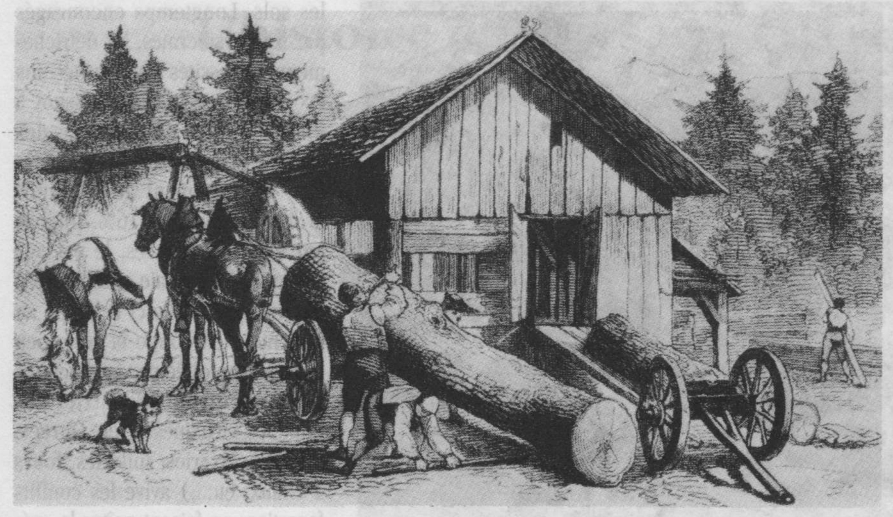
L'application de l'ordonnance aboutit à une érosion généralisée des droits d'usages. La pleine propriété forestière s'impose avec l'essor précapitaliste. Près de deux siècles de traitement en taillis-sous-futaie réduisent la qualité des récoltes, gènent la croissance des arbres et épuisent les sols. Longtemps encouragés par les physiocrates, les défrichements nécessités par les besoins croissants en blé aboutissent à une réduction inquiétante des surfaces boisées. Vers 1789, le taux de boisement de la France avoisine seulement 16%. Imposé par les circonstances, le passage au taillis-sous-futaie n'affecte pas la montagne. Celle-ci échappe au règlement en coupe et reste peu utilisée, exploitée par jardinage.

L'essor proto-industriel des bouches et usines à feu (forges, salines, verreries, tuileries, fours à chaux, etc...) avive les conflits forestiers en faisant naître la spéculation sur les bois. A la veille de la Révolution, les cahiers de doléances sont unanimes à condamner les spoliations subies et une multitude de témoignages décrivent les risques écologiques constatés; érosion torrentielle, grêles, chablis, etc... Partout la pénurie en bois s'aggrave. L'épisode révolutionnaire inspirant de nombreux projets forestiers libéraux est en fait une période de laisser-faire engendrant des abus. Si les vastes massifs sont épargnés, menus bois, bosquets et arbres épars disparaissent massivement au cours de cette période.

(3) *Vaine pâture : Terres où chacun est libre de mener paître ses troupeaux.*

Carte d'un abornement sommaire; travail préalable à la division en coupe servant au passage du taillis-sous-futaie (1750). Des arbres placés sur les lisières servent de bornes, ils sont appelés pieds-corniers. (Archives départementales de Meurthe et Moselle, B11995).





Voiturier chargeant la grume.

La forêt restaurée

A partir de 1820 naît la sylviculture moderne. Trois fonctions forestières dominent désormais dans les choix et aménagements retenus : il s'agit de la production de bois d'oeuvre, de la protection puis de la fonction récréative. Assez curieusement, ce siècle de libéralisme voit s'affirmer une tutelle croissante de l'Etat sur un domaine forestier désormais agrandi, valorisé, formant un manteau protecteur sur nos frontières.

La Restauration établit les bases de la sylviculture moderne en puisant dans la moisson de projets forestiers émis au siècle précédent et sous la Révolution. En 1824, est créée l'Ecole Royale implantée à Nancy. Son premier directeur, B.Lorentz, s'engage à rétablir les bois en abandonnant le système de taillis-sous-futaie. Cette étape s'appelle la conversion. L'Etat décide de construire des futaies fournissant en priorité du bois d'oeuvre. Le Code Forestier promulgué en 1827 précise les modalités de ce changement sylvicole majeur. En réalité, les transformations à réussir apparaissent ambitieuses. Il faut près d'un demi-siècle pour les imposer par des améliorations. Les premières expériences de conversions tentées en Lorraine sont peu comprises par une opinion mal préparée. Plus tard, sous le Second Empire, la conversion soutenue par une conjoncture modifiée en sa faveur (extraction de la houille, début du lent déclin démographique des campagnes) s'impose avec succès, servie par le talent de plusieurs générations de forestiers.

L'intérêt porté à la fonction protectrice s'affirme également car l'arbre retient le sol, réduit les risques hydrologiques. La Sologne et les Landes sont repeuplées en diverses essences de pins aptes à coloniser des stations difficiles et procurant des bois de mines et de raperie (la pâte à papier est expérimentée en France en 1867). Les lois sur la restauration des terrains de montagne (1860, 1864, 1882) permettent la reconquête des adrets dégradés en rapaillers (4), la maîtrise des torrents, le reboisement de vastes étendues chauves. Les multiples opérations de cantonnement des droits d'usages effectués au cours de la même époque (1857-1880) favorisent aussi l'amélioration qualitative des bois. Les droits des communautés sont définitivement éteints en échange de la disposition d'une part de forêt devenant communale ou sectionale (5).

Entre 1850 et 1914, le paysage forestier évolue assez rapidement. En réalité, de graves disparités persistent dans l'état des bois et l'histoire forestière enregistre des reculs, des retours en arrière. Jusqu'en 1877, la direction des forêts est rattachée au ministère des Finances et chaque période de difficultés économiques et politiques s'accompagne de l'aliénation de forêts du Domaine. Les opérations de conversion avancent à un rythme inégal et intéressent surtout les forêts domaniales et les grandes forêts privées. Ailleurs, la part du bois de feu dans les récoltes reste presque partout très majoritaire, et de nombreux taillis-sous-futaie demeurent tardivement très difficiles à enrichir en essences de qualité. Les trois conflits franco-allemands freinent, retardent ou détruisent durablement les efforts consentis. Les forêts de la France de l'Est paient un lourd tribu aux guerres (zone rouge de Verdun, mitraille).

La forêt française actuelle a connu une histoire conflictuelle définie à l'échelle du long terme. Patrimoine d'une exceptionnelle qualité, elle est un élément familier du paysage de la plupart de nos provinces. Ce dernier traduit des réussites, les difficultés ou les stress qui ont été imposés. A toutes les époques, les problèmes forestiers sont le reflet des difficultés et des tensions de notre société. Notre conception des bois évolue. Les forêts sont désormais aménagées en priorité pour servir les stratégies et les intérêts des urbains et industriels.

Le regard sur l'histoire forestière est une leçon de modestie pour l'homme à une époque où le rythme de nos exigeances s'écarte de plus en plus de celui de la nature.

(4) Rapailler : Bois de peu de valeur, sorte de broussaille.

(5) Sectionale : Se dit d'une forêt qui appartient à une section de commune.



Jean-Pierre HUSSON

Jean-Pierre Husson a fait paraître aux Editions Bonneton en 1991 un ouvrage intitulé "Les hommes et la forêt en Lorraine". Cet ouvrage a été récompensé par le prix Nature de la fondation EDF et le prix de l'Académie de Stanislas de Nancy.

Bibliographie

Badré L., *Histoire de la forêt française*, Paris, Arthaud, 1983, 310p.

Blais R., *Une grande querelle forestière : La conversion*, Paris, PUF, 1936, 88p.

Corvol A., *L'homme au bois, histoire des relations de l'homme et de la forêt XVII-XXème siècle*, Paris, Fayard, 1987, 583p.

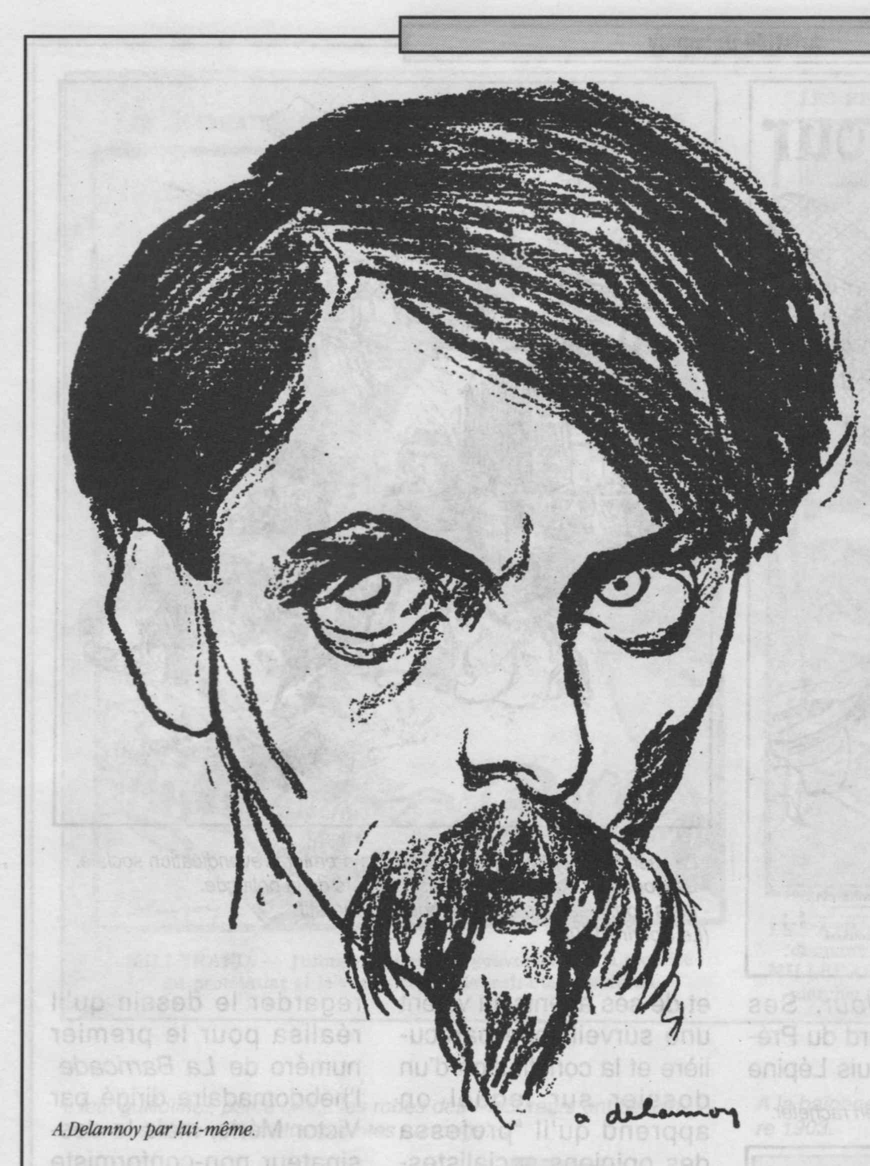
Devèze M., *Histoire des forêts*, Paris, PUF, Que sais-je ? 1135, 1973.

Husson J.-P., *Les hommes et la forêt en Lorraine*, Paris, Bonneton, 1991, 318p.

Woronoff (sous la direction) et Vovelle M., *Révolution et espaces forestiers*, Paris, L'Harmattan, 1989, 264p.

Un caricaturiste méconnu de la "Belle Epoque"

ARISTIDE DELANNOY



A.Delannoy par lui-même.

"J'ai cru longtemps avoir vu le jour dans une vieille maison de la rue du Pot d'Etain à Béthune. Dernièrement un représentant de la sûreté m'affirma fortement que j'étais né en Russie ou en Allemagne; puis il m'assura qu'en réalité j'exerçais non pas la profession de peintre mais celle de faux-monnayeur. Pour l'amour du vrai, utilisez vos belles relations et obtenez l'autorisation de consulter mon dossier à la Préfecture. Prenez quelques notes et publiez-les, si vous tenez à parler de ma personne : cela ne sera, ni plus, ni moins ridicule que ce que je pourrais vous en dire."
Ainsi se présente Aristide Delannoy dans l'*Almanach de l'Assiette au Beurre pour l'année 1907* où il est dit que "les maîtres du dessin se portraiturent eux-mêmes".

Aristide Delannoy est effectivement né à Béthune en 1874. Il fait ses études à Lille et on le retrouve à Paris dès 1900, attiré, comme beaucoup d'artistes de province, par la gigantesque Exposition Universelle qui réclame toujours plus de peintres pour la réalisation de ses décors. Puis, dès 1901, il participe activement comme dessinateur aux publications les plus virulentes à l'égard



La Barricade

Directeur : Victor MÉRIC

Tous les Samedis
10 Centimes le Numéro

Samedi 4 Juin 1910
Première Année, N° 1

La Prochaine !

Dessin de DELANNOY

Allez à la bataille avec des piques, des sabres, des pistolets, des fusils ; je me ferai un devoir de prendre une place dans vos rangs.



Les Hommes du Jour

Dessin de A. Delannoy

ROOSEVELT

Hebdomadaire : Le Samedi
10 centimes

3e Année, 25 Juin 1910. N° 127

P. N° : ALPHONSE XIII

COLLABORATEURS REGULIERS

Aristide DELANNOY, HERMANN-PAUL, Maurice ROBIN, Octave BELIARD, Jehan RICTUS, Han RYNER, Georges PIOCH, Louis NAZZI, Miguel ALMEREYDA, Victor SNELL, André MORIZET, Maurice HARMEL, Charles MALATO

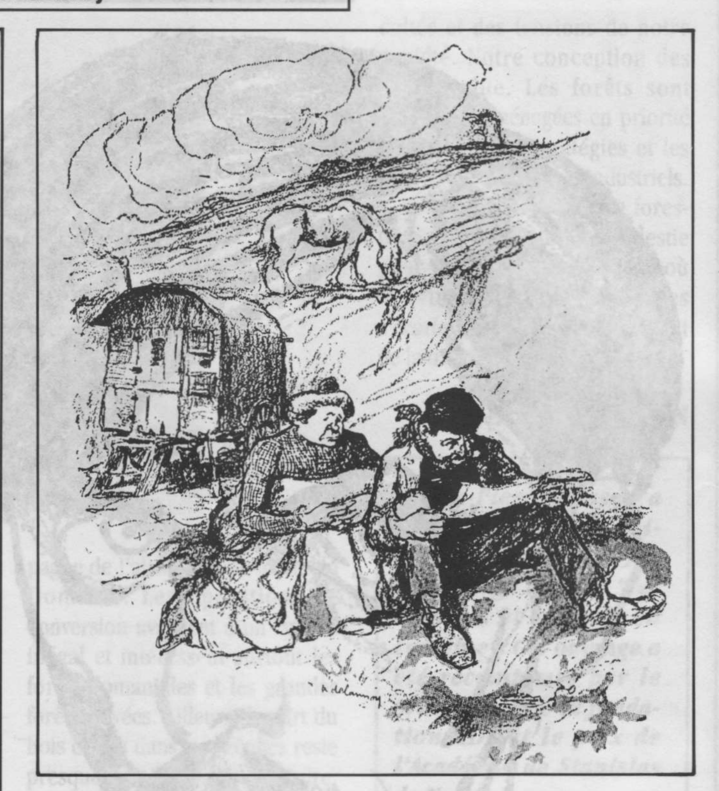
ADMINISTRATEUR : Henri FABRE
20, rue du Louvre, rue Saint-Honoré, 131, PARIS (Ier)

ABONNEMENTS :	
Un an	6 »
Six mois	3 »
ÉTRANGER	
Un an	8 »
Six mois	4 »

du pouvoir : *L'Assiette au Beurre, La Barricade, La Guerre Sociale, Les Hommes du jour.* Ses attaques à l'égard du Préfet de police Louis Lépine et de ses agents lui valent une surveillance particulière et la constitution d'un dossier sur lequel on apprend qu'il "professa des opinions socialistes-révolutionnaires et antimilitaristes". Certes, Delannoy est un révolté, il suffit pour s'en convaincre de regarder le dessin qu'il réalisa pour le premier numéro de *La Barricade* l'hebdomadaire dirigé par Victor Méric, mais le dessinateur non-conformiste sait aussi montrer le désarroi des mineurs de son pays natal dans une série de dessins sur le

- Les actions peuvent tomber, c'est pas nous qui pourrons en racheter.





- La liberté du ventre, voilà, citoyens, la première revendication sociale.
- Les journaux sont assommants, toujours de la politique.
- Mais non, c'est une réclame pour un purgatif.
(Le Sourire 1902)

Georges Clemenceau.



LES RETRAITES OUVRIERES. — AVANT LES ELECTIONS



MILLERAND. — Jurons d'obtenir du gouvernement la sécurité du prolétariat et le vote intégral des retraites ouvrières.

LES RETRAITES OUVRIERES. — APRES LES ELECTIONS



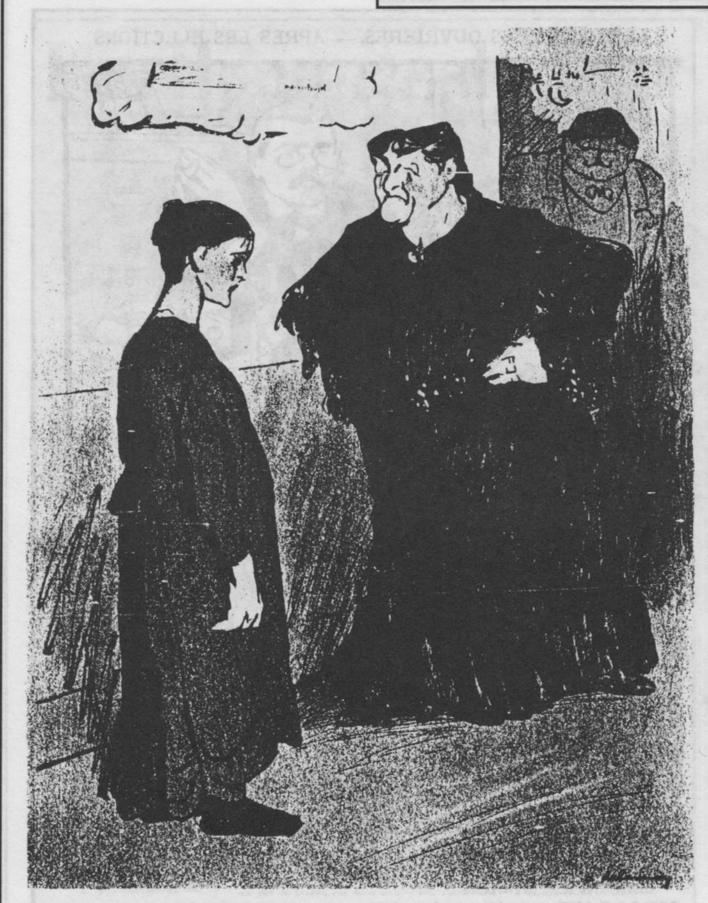
LE PATRON. — Vous n'aviez pas peur pour nos bénéfices, en leur donnant les retraites ?
MILLERAND. — Allons donc ! Je savais bien que le Sénat ne marcherait pas !

Il faut guillotiner, parce que... les robes des Procureurs ont besoin, de temps en temps, d'être reteintes en rouge.



A la baïonnette ! (contre l'armée et la colonisation). Assiette au Beurre 1903.





Vous garder à l'usine, quand vous avez détourné mon fils de ses devoirs conjugaux ? Estimez-vous heureuse que nous vous laissions tranquille !





Pays Noir qui constitue une part non négligeable de son oeuvre.

Mais ce qui représente l'oeuvre maîtresse d'Aristide Delannoy est incontestablement l'ensemble des portraits qu'il réalise pour l'hebdomadaire *Les Hommes du jour* de Henri Fabre. Cent cinquante portraits de toutes les célébrités de "la belle époque", croqués selon les caprices de l'actualité.

Certes, nombre de ses dessins parus dans la presse sont des dessins humoristiques, mais on y décèle toujours un fond d'humanisme. C'est en permanence une critique des moeurs bourgeoises, de l'argent, des militaires, des politiques ou du clergé.

Le dessinateur se permet, dans *Les Hommes du jour* un dessin atroce sur Clemenceau; il s'attaque également à Aristide Briand reprochant à ces deux hommes le reniement des écrits et des discours qui firent leur célébrité. Mais trop c'est trop, le jour où Delannoy fait paraître un dessin du général d'Amade revêtu d'un tablier de boucher ensanglanté sur fond de ruines et de cadavres; on le fait arrêter. On ne s'attaque pas aux militaires, encore moins lorsqu'il s'agit du "pacificateur" du Maroc...

Mais Aristide Delannoy est malade, il est tuberculeux, et les quatre mois passés à la "Santé" ne font qu'aggraver son cas. Il meurt peu de temps après, en 1911, à l'âge de 37 ans.

Dans son numéro du 13 janvier 1917, le deuxième numéro des *Hommes du jour* consacré à Clemenceau, Henri Fabre voulait reproduire en couverture le dessin que Delannoy avait fait de lui. Il est bien entendu censuré, et Fabre imprime en lieu et place le texte suivant, parodiant une propre phrase de Clemenceau:

"**La censure politique n'existe pas !...**

Ici était reproduit un dessin remarquable de notre regretté collaborateur DELANNOY. Ce dessin, qui représentait G.CLEMENCEAU, avait paru dans LES HOMMES DU JOUR, sous le ministère de Clemenceau luimême."

Raymond Carré

On trouve des dessins de Delannoy dans les revues suivantes :

L'Almanach de la Révolution
L'Assiette au beurre
La Barricade
Le Bon vivant
La Caricature
La Classe ouvrière
Le Courrier français
Le Cri de Paris
Le Frou-frou
Le Gavroche
La Guerre sociale
Les Hommes du Jour
L'Humanité
L'Humoriste
L'Indiscret
Le Journal pour tous
Le libertaire
La Marianne
L'Oeil
Paris s'amuse
Le Pêle-mêle
Le Petit illustré amusant
Le Pioupiou de l'Yonne
Portraits d'hier
Les quinz'mill'
Le Rire
La Risette
Le Sourire
Les Temps nouveaux
La vie pour rire

Liste établie d'après celle figurant dans un numéro consacré à Aristide Delannoy par la revue Le vent du ch'min (N°13 Avril 1979).

Un grand établissement métallurgique breton

LES FORGES DE PAIMPONT

(17-19ème siècles)

Ce sont les filles des forges (bis)
Des forges de Paimpont
Falaridon, falaridaine
Des forges de Paimpont
Falaridaine, falaridon !

Le folklore, par l'intermédiaire d'une chanson, associe encore l'activité métallurgique et la commune de Paimpont, située à l'Est du département d'Ille-et-Vilaine, dans le canton de Montfort-sur-Meu. Ainsi est maintenu le souvenir d'une importante activité qui, durant plus de deux siècles, a occupé la majeure partie de la population rurale de la région.

Dans cette région peuplée depuis les temps les plus reculés (c'est la forêt de Brocéliande et les légendes de Merlin et des chevaliers de la Table Ronde), on a sans doute très tôt utilisé les nombreuses *lentilles de fer* superficielles de la région. Au Moyen-Age -et peut-être même avant- de petites forges, appelées bas fourneaux, existaient. Des traces en sont encore décelables dans la toponymie locale. Le cartulaire de l'abbaye Saint Sauveur de Redon mentionne des forges rudimentaires en 1560. Enfin, des vestiges archéologiques ont été retrouvés : en 1989, suite à l'assèchement d'un étang, des sondages ont pu être effectués dans l'un de ces bas fourneaux, mais la datation reste cependant encore problématique.

Naissance et croissance de l'établissement

Au début du 17ème siècle, la Bretagne devient une province sidérurgique active et novatrice. On y crée de nombreuses installations : les forges des Salles en 1621-1623, celles de Moisdon-la-Rivière en 1670, ou du Vaublanc en 1671-1672, pour n'en citer que quelques unes. A Paimpont, c'est vers 1653 que l'on voit une société se constituer pour l'exploitation métallurgique. Cette période correspond à une amélioration notable des techniques avec le passage des forges grossières équipées de bas fourneaux aux grosses forges munies de hauts fourneaux ainsi qu'à une croissance sensible de la demande de produits métallurgiques.

Le site de Paimpont répond aux exigences des établissements de ce temps :

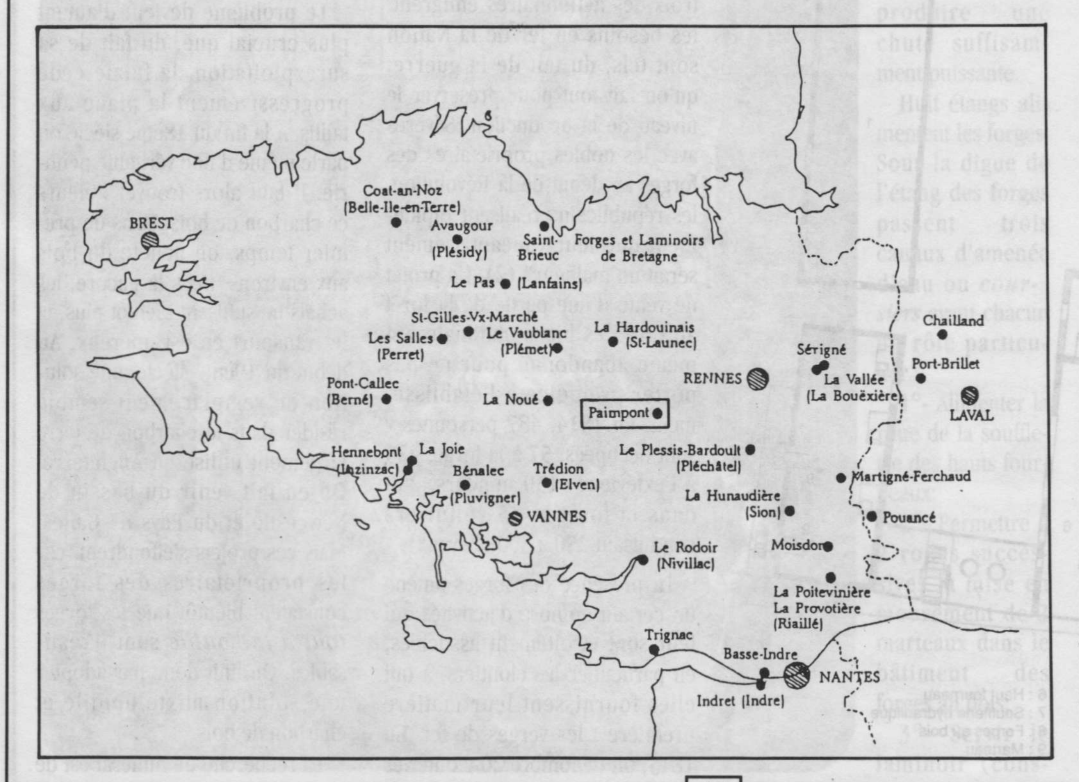
1°- On trouve du minerai de fer dans la forêt, non loin du site, à environ trois kilomètres (au 17ème, on pensait que les réserves étaient inépuisables);

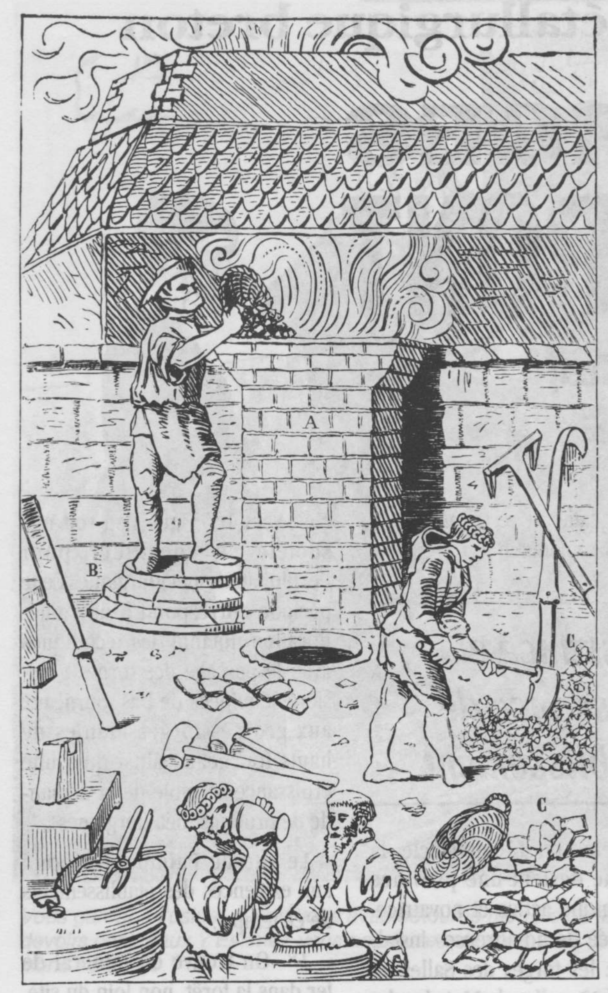
2°- Il se trouve au sud de la forêt la plus étendue de Bretagne, la forêt de Brécilien, qui couvre de 7 à 8000 hectares;

3°- Un bassin hydraulique de grande superficie facilite l'installation de réservoirs d'eau, destinés à atténuer les effets de la sécheresse d'été.

Cependant, ce n'est pas sans difficultés que se fait cette création. En effet, pour remédier au déboisement causé par l'industrie, des Edits royaux interdisaient la création de nouvelles forges. Le duc de La Trémouille, propriétaire de la forêt de Brécilien, doit donc demander une dérogation pour obtenir l'autorisation de créer un nouvel établissement. En 1653 la forêt est vendue avec le droit "d'y faire bâtir des forges". Les acheteurs sont Jacques de Farcy de Paisnel et François d'Andigné, "obscurs gentilshommes provinciaux, mais animés d'un esprit d'entreprise qui permet de les placer au rang

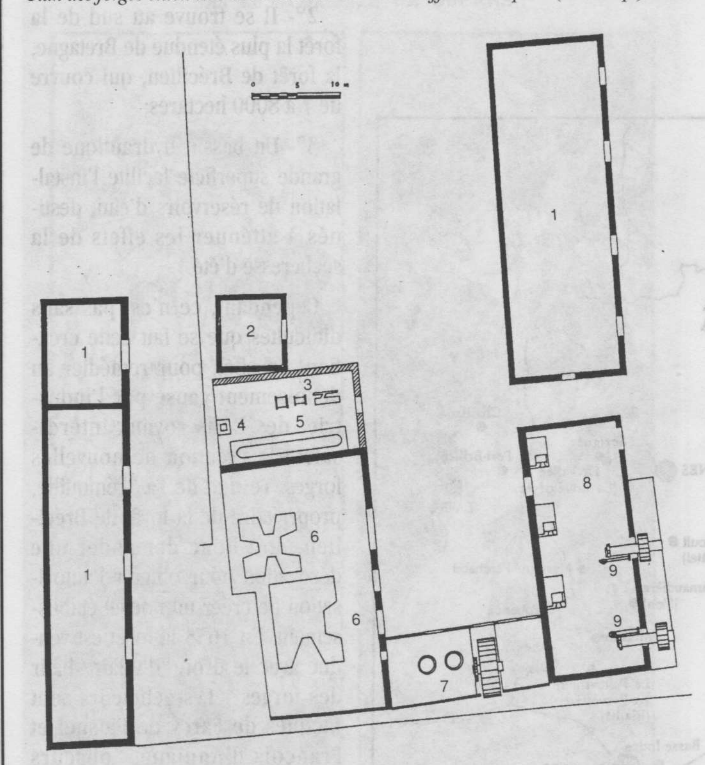
Carte des principaux sites métallurgiques breton, d'après J.-Y. Andrieux.





Une forge au 16e siècle. D'après le "de Re metallicâ" d'Agricola

Plan des forges établi lors de l'installation d'une soufflerie à vapeur (Arch. dép.)



des grands capitaines d'industrie" (1). Pour expliquer cela, il faut savoir que la coutume de Bretagne n'empêche pas les nobles d'exploiter eux-mêmes leurs usines, contrairement aux autres régions françaises où les nobles (la noblesse dormante) risquent de perdre leurs privilèges.

Les divers témoignages qui nous sont parvenus permettent de penser que le 18ème siècle est une période de grande prospérité : une enquête sur les forges, menée en 1772, déclare que "cette forge est sans contredit la meilleure et la seule de Bretagne pour la production des fers doux et pliants. M.de Réaumur, c l'Académie des Sciences, assure, dans son traité pour convertir le fer en acier, que celui de Paimpont est des plus favorables". Les commandes deviennent si nombreuses qu'en 1779 on construit une seconde usine, les forges d'Embas. C'est un investissement considérable qui montre la grande confiance qu'ont alors les propriétaires dans la réussite de leur établissement. A partir de ce moment, on peut honorer les plus gros marchés. C'est une réussite qui permet aux actionnaires de recevoir d'importants dividendes.

Les forges semblent avoir traversé la période révolutionnaire sans trop d'encombres. Même si trois des actionnaires émigrent, les besoins en fer de la Nation sont tels, du fait de la guerre, qu'on fait tout pour préserver le niveau de la production. Sévères avec les nobles propriétaires des forges au début de la Révolution, les républicains réalisent rapidement que leur "anéantissement serait un malheur" (2). Un projet de vente d'une partie de la forêt au titre des biens nationaux est même abandonné pour ne pas porter préjudice à l'établissement. En 1814, 487 personnes y sont occupées, 57 à la forge, 425 à l'extérieur (150 mineurs, 250 dans la forêt et 25 voituriers conduisant 250 à 300 chevaux).

La présence des forges amène un certain nombre d'activités qui leur sont étroitement associées, en particulier les cloutiers, à qui elles fournissent leur matière première : les verges de fer. En 1813, on dénombre 20 clouteries occupant 150 ouvriers, alors que les forges occupent 250 ouvriers.

La complexité des problèmes à résoudre

Les conflits au sujet de la forêt vont profondément soucier les directeurs de Paimpont. Ceux-ci se heurtent constamment aux riverains de la forêt qui bénéficient d'usages remontant au Moyen-Age (droits de pacage, glanage et ramassage de bois mort). Ils constituent un obstacle pour les industriels qui veulent exploiter la forêt rationnellement et de façon intensive. Ces différends entraînent d'interminables procès qui se poursuivent jusqu'à la fin du 19ème siècle.

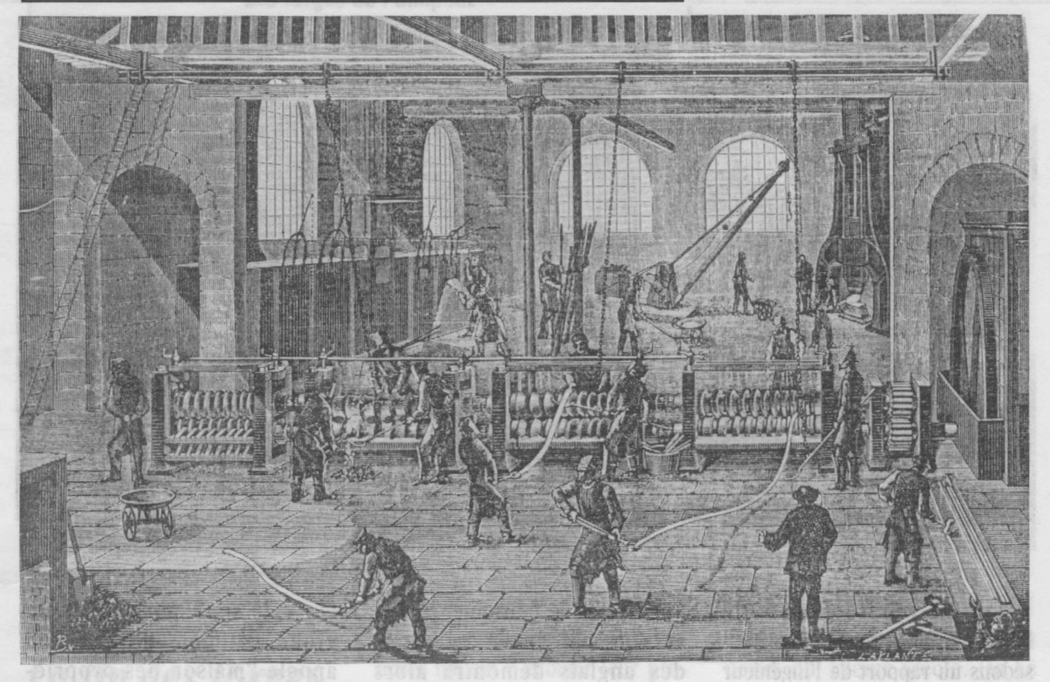
Avec l'accroissement de la production de fer et de fonte, la consommation de charbon de bois augmente parallèlement. Pour le fabriquer, de nombreux ouvriers s'affairent dans la forêt. En 1814, 180 à 200 bûcherons abattent les coupes, 55 charbonniers -vivant constamment dans la forêt, habitant dans des loges avec leurs familles- fabriquent le charbon qui est transporté à la forge par charrois.

Le problème devient d'autant plus crucial que, du fait de sa surexploitation, la futaie cède progressivement la place aux taillis. A la fin du 18ème siècle on parle même d'une véritable pénurie. Il faut alors trouver ailleurs ce charbon de bois. Dans un premier temps, on achète du bois aux environs, mais là encore, les achats ne suffisent bientôt plus, et le transport en est onéreux. Au début du 19ème siècle, une solution de remplacement semble résider dans le charbon de terre largement utilisé en Angleterre. On en fait venir du bassin de Newcastle et du Pays de Galles. Mais ces projets s'effondrent, car les propriétaires des forges constatent bientôt que les forges *tout à la houille* sont irréalisables. On finit donc par adopter une solution mixte houille et charbon de bois.

La recherche de minerai est de

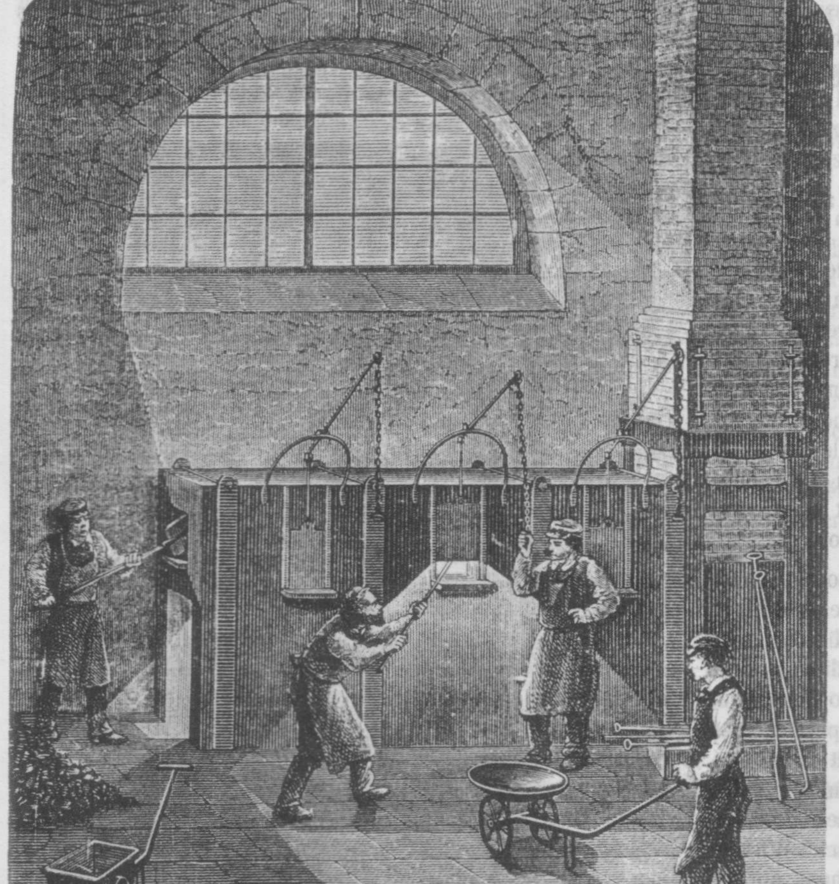
toute évidence vitale pour les forges. A Paimpont, il abonde et se révèle d'excellente qualité. En 1756, le président de Robien écrit à propos de ce minerai : "Le minerai se tire des deux côtés d'une même montagne; du côté du midi, il produit un fer très doux et liant comme du plomb et du côté du nord du métal cassant comme du verre; c'est ce qui fait mêler ces deux minerais qui, par leur assemblage, forment le meilleur, le plus doux et le plus liant fer de la province".

Divers sites situés autour des forges sont successivement exploités. Il s'agit d'une exploitation saisonnière qui s'effectue de mars à octobre. En 1814, 150 ouvriers sont employés à ce travail. Les minières sont toutes à ciel ouvert. Mais surgit alors le problème des inondations qui s'accentuent à mesure que l'on creuse. On utilise des pompes, toujours plus nombreuses, qui contribuent à augmenter le coût de production. En 1861, on fait l'acquisition d'une machine à vapeur locomobile de 10 chevaux pour évacuer l'eau accumulée au fond des excavations.


Le laminoir.

L'approvisionnement régulier en castine, qui est une sorte de marne ou terre blanche servant de fondant au minerai de fer, est indispensable. En 1801, on le fait venir de Nantes, mais dès 1815, on le prend à Pont-Péan, près de Rennes, ce qui diminue les coûts de transport.

L'énergie hydraulique devient bientôt la force essentielle pour faire mouvoir les différentes machines. Il faut donc disposer en amont de réserves suffisantes et, à l'emplacement même de l'établissement, d'une digue ou chaussée assez haute pour produire une chute suffisamment puissante.

Four à Puddler.


Huit étangs alimentent les forges. Sous la digue de l'étang des forges passent trois canaux d'amenée d'eau ou *coursiers* ayant chacun un rôle particulier :

1°- Alimenter la roue de la soufflerie des hauts fourneaux;

2°- Permettre à 2 roues successives la mise en mouvement de 2 marteaux dans le bâtiment des forges au bois;

3°- Servir le laminoir (construit dans les années 1820).

En 1853, on utilise 9 machines hydrauliques d'une force totale de 48 chevaux.

L'échec de la modernisation au 19ème

Sous la Restauration, la paix favorise la concurrence de plus en plus vive des fers anglais sur le marché national. Fabriqués dans des fours alimentés à la houille, les fers anglais ont un prix de revient nettement inférieur. Pour faire face à cette situation, les maîtres de forge estiment que le seul moyen de survivre est d'adapter leur établissement à ces nouveautés. En 1818, un projet de développement grandiose est mis sur pied, afin de "donner au département d'Ille-et-Vilaine l'un des plus beaux établissements qu'il y ait en France", grâce à des "travaux qui feront époque en Bretagne" (3).

Cependant, dès 1821, propriétaires et ingénieurs réalisent que ce projet est trop ambitieux, aussi on le révise à la baisse. Une partie seulement du projet initial est réalisée et ce n'est que le 10 avril 1831 qu'une ordonnance royale accorde l'autorisation définitive de l'agrandissement des forges de Paimpont.



Les Forges de Paimpont.

Pour se rendre compte de l'évolution des projets, nous possédons un rapport de l'ingénieur des Mines Blavier qui, en 1830, récapitule les différentes étapes de cet agrandissement. En voici de larges extraits :

"Lorsque le 25 janvier 1819, messieurs les propriétaires des forges de paimpont adressèrent à l'administration une demande en permission de construire:

1°) un laminoir et 4 fours à réverbère,

2°) un atelier de moulerie,

leur projet était (...) de substituer à leur ancien mode de fabrication les procédés suivis en Angleterre et par suite d'employer dans les diverses parties du procédé, la houille du charbon de terre en place du charbon de bois (...).

Mais en 1819, les procédés anglais de fabrication de fer n'étaient pas encore répandus en France; les détails et l'économie pratique de ces procédés étaient peu connus. On peut trouver une preuve dans la manière dont sont conçus la demande primitive des propriétaires des forges de Paimpont (...). Il n'y est question que de 4 fourneaux à réverbère pour l'affinage au moyen de la houille (four à puddler) et l'on y oublie les fours de finerie et ceux des chaufferies qui sont nécessaires pour commencer et terminer l'opération de la fabrication et de l'étirage du fer (...).

Dès que les demandeurs eurent fait leur pétition à l'autorité (en 1819) ils se mirent en construction : mais lorsqu'il fut question de mettre la main à l'oeuvre et de fabriquer, la discussion approfondie des procédés anglais démontra alors jusqu'à l'évidence que le haut prix du combustible minéral dans la situation de l'usine de Paimpont, rendrait ce procédé inadmissible pour cette usine.

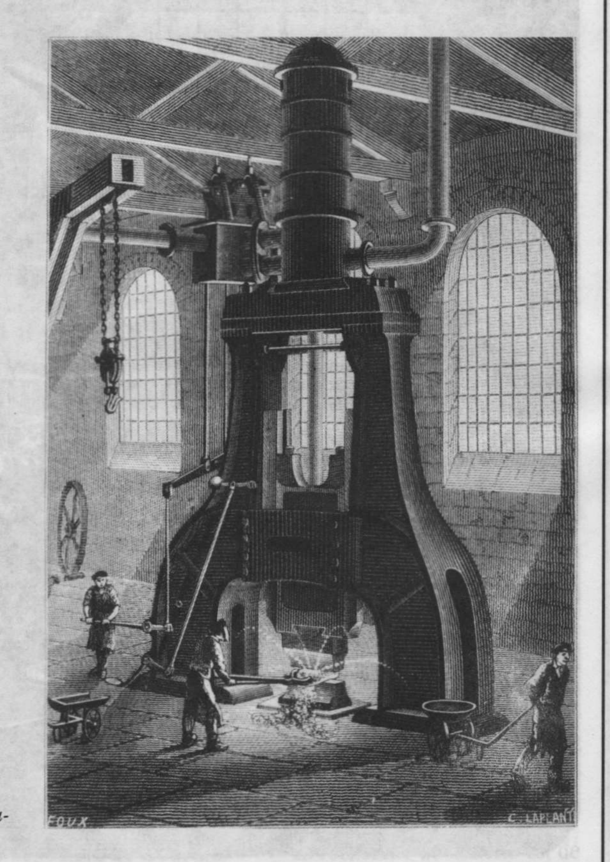
C'est alors que, modifiant leur projet primitif, les demandeurs se décidèrent à adopter le procédé mixte qu'ils ont pratiqué et qu'ils pratiquent encore dans la fabrication, lequel consiste à affiner la fonte au charbon de bois dans les anciens foyers d'affinerie, à chauffer les produits de cet affinage à l'aide de la houille dans les fours à réverbère, et à étirer le fer en barres à l'aide de cylindres cannelés, au laminoir" (4).

Ainsi est appliquée une solution mixte qui va se révéler efficace dans un premier temps. En 1822, une loi protectionniste rend d'ailleurs moins essentielle la nécessité de produire moins cher. Malgré tout, les forges de Brécilien vont être à cette époque les pus modernes et les plus performantes de la région.

Les actionnaires jouent un rôle décisif dans cette évolution. Même si c'est le directeur des forges qui gère et dirige l'usine, les principaux actionnaires, qui sont souvent des personnages influents, s'occupent parfois personnellement de négocier les grosses commandes. Ils ne se rendent pourtant à l'usine qu'occasionnellement, notamment lors de la remise des comptes annuels du directeur au mois de septembre. Dans un grand bâtiment d'habitation appelé "maison des propriétaires", des chambres sont réservées aux hôtes les plus importants.

En 1841, la société est vendue par les descendants des fondateurs à M.de Fromont. Les causes en sont diverses : mésentente entre les actionnaires, mais surtout l'engagement de capitaux trop importants pour les petits actionnaires entre 1819 et 1831. Ce changement n'empêche pas la croissance de l'établissement. En 1842, un second haut fourneau, plus grand que le précédent, est élevé, ce qui semble un signe évident de prospérité.

Les contemporains saluent son avance technique. Du dictionnaire écrit par Ogée et Marteville en 1853 ressort une admiration pour "ces forges, les plus importantes de Bretagne, établies récemment sur une proportion gigantesque et en harmonie avec les progrès de la science, se composent de 2 hauts fourneaux, 5 feux d'affinerie, 2 chaufferies, 1 martinet à essieux. Une énorme machine soufflante dessert seule tous ces ateliers, qui se complètent par 6 fours à réchauffer, 1 double train de laminoirs et 1 train de fer à guide. Enfin, l'on y a construit tout récemment des fours à puddler, un squezzer et 1 train de dégrossisseurs. La puissance hydraulique est évaluée à une force de plus de 100 chevaux. Il faut annuellement alimenter cet immense établissement où 400 ouvriers sont sans cesse occupés (...). Les forges de Paimpont offrent un coup d'oeil vraiment admirable lorsqu'on arrive sur l'étroite langue de terre servant de chaussée à l'étang qui les alimente. Cette fournaise immense, le bruit des énormes marteaux, le bruissement des laminoirs, forment un contraste



Le marteau-pilon.

frappant avec le calme de ce bel étang qu'ombragent des arbres séculaires. C'est la vie industrielle et son armée de bûcherons, dresseurs, charbonniers, chauffeurs, mineurs, fondeurs, lamineurs, menuisiers, charpentiers et maçons luttant de beauté et de splendeur et la beauté de la végétation et des eaux. Les fers de Paimpont n'ont rien perdu de leur antique réputation; ils ont suivi le progrès du siècle, et maintenant ils marchent de pair avec les meilleurs fers de la Suède".

En 1855, Formont vend les forges à la société Seillière et Compagnie, alors que la croissance continue. Cette période est marquée par le développement de la construction de machines agricoles. Même si les paysans locaux ne peuvent en acheter, le marché est florissant. A tel point qu'aux environs de 1855 deux employés de la grande forge, les frères Poulain s'installent à leur compte aux forges d'Embas où ils créent un atelier de construction de machines agricoles.

C'est à cette époque que les imperfections du système hydraulique (forte dépendance de la production, compte tenu des sécheresses ou des inondations), incitent le directeur à se tourner vers l'énergie à vapeur, comme complément à l'énergie hydraulique. Dès 1845, on installe une machine de 90 chevaux. Cet effort, réel, ne doit pas masquer le fait qu'il reste dérisoire comparé aux grands établissements anglais ou à ceux du Nord et de l'Est de la France. En 1856, on amène une nouvelle machine pour faire mouvoir une soufflerie destinée à fournir du vent aux forges et hauts fourneaux. Enfin, en 1862, on fait une demande d'autorisation pour un marteau pilon à vapeur.

Le renouveau d'activité au milieu du 19ème siècle a pour cause la construction de la voie de chemin de fer Paris-Rennes. Elle nécessite évidemment une grande quantité de fer en barres que Paimpont peut facilement fournir en grand nombre. La ligne est inaugurée en 1857. C'est d'ailleurs à cette époque que l'usine commence à s'équiper de machines à vapeur.



Vue générale des Forges et l'étang.

La fin des forges

Cette période faste ne dure pas. Le développement des lignes ferroviaires a comme corollaire de permettre le transport rapide et à moindre coût des produits métallurgiques du Nord et de l'Est de la France.

Le plus gros problème auquel ont à faire face les forges dans la seconde moitié du 19ème siècle est leur enclavement. Le choix d'une ligne de chemin de fer traversant la Bretagne le long de la côte Nord plutôt que par la Bretagne centrale, accentue les difficultés. Toute chance de désenclavement disparaît. Non seulement les forges subissent une concurrence accrue, mais en plus, elles ne peuvent que très partiellement, à partir de Rennes, profiter de l'abaissement des coûts de transport.

Faute d'avoir une voie ferrée à proximité, les propriétaires demandent le détournement de la route Impériale N°24. La compagnie Seillière abandonne même gracieusement les terrains nécessaires à la nouvelle route. Mais le passage d'une grande route, fut-elle impériale, ne peut suffire à résoudre l'isolement géographique.

La concurrence devient insupportable en 1860, lorsque le traité de commerce franco-anglais ajoute la concurrence anglaise à la concurrence proprement intérieure. Les prix commencent alors à baisser régulièrement. Dès 1864, en prévision d'une fermeture prochaine, les propriétaires tentent d'écouler leur production de charbon de bois en la vendant comme combustible à Paris. En fait, le 31 décembre 1865, le haut fourneau est éteint.

Les forges reprennent leur activité au début des années 1870. La guerre amène alors des commandes de fer importantes. L'invasion prussienne et les destructions faites dans les régions frontalières productrices de fer en ralentissent considérablement l'activité industrielle. De plus, l'annexion par l'Allemagne d'une partie de la Lorraine donne une bouffée d'oxygène à Paimpont. Les forges survivent jusqu'en 1884, date à laquelle le haut fourneau est définitivement éteint. Seuls les ateliers de moulage, de construction et d'ajustage ainsi que le fourneau de seconde fusion continuent à fonctionner.

Au début du 20ème siècle, la région retrouve une certaine activité: la minière de fer de Paimpont est remise en exploitation par la société Morin et Cie de Paris. Elle emploie environ 200 personnes. On produit 225 mètres cube de minerai lavé par jour qui est ensuite envoyé par tramway à Mauron, puis vers Saint-Malo. En 1904, la société sollicite l'établissement d'une laverie sur le site. Mais la mine doit fermer ses portes aux alentours de 1910 car les pompes ne peuvent plus résorber les inondations. L'excavation est devenue un étang, nommé l'étang bleu.

L'histoire des forges de Paimpont est un exemple de la désindustrialisation des campagnes au cours du 19ème siècle. On se rend compte que ce n'est pas l'esprit d'entreprise qui a manqué, car le projet de 1819 est technologiquement très élaboré, montrant une conception en avance sur son époque. En fait, c'est l'environnement qui a empêché la survie de l'usine. La transition entre un système fondé sur le bois et l'eau et celui fondé sur le charbon s'est heurté à un manque de capitaux mais aussi à la faiblesse des infrastructures, en particulier des voies de communication.

Jérôme CUCARULL

Notes

(1) D'après Michel Denis.

(2) Archives départementales d'Ille et Vilaine (ADIV) 10 S 14.

(3) Lettre de l'un des propriétaires, M.de Breuilpont 1819, ADIV 5M 248.

(4) ADIV 5M 248.

Bibliographie

- Jean-Yves ANDRIEUX, "La métallurgie en Bretagne du Moyen-Age à nos jours" dans *Ar Men* N°18 déc.1988.

- Michel DENIS, "Paimpont, grandeur et décadence d'une forêt" dans *Annales de Bretagne* 1957 T.LXIV.

- François DORNIC, *Le fer contre la forêt*, Rennes éd. Ouest-France 1984.

- Laurence ROUX, *Les forges de Paimpont: monographie d'un établissement métallurgique rural en Bretagne aux 18ème et 19ème siècles*, mémoire de maîtrise, Université de Rennes II 1987.

Fantaisie électorale

LE CITOYEN CHONOC, CANDIDAT UNIVERSEL



En consultant notre documentation pour illustrer l'article dédié au dessinateur Aristide Delannoy, nous sommes tombés sur le numéro du 24 avril 1910 de "Les hommes du Jour" consacré au "Citoyen Chonoc, candidat universel". En cette période électorale, nous n'avons pu résister au plaisir de présenter à nos lecteurs quelques extraits de ce numéro fantaisiste, dû aux plumes de Victor Méric et Miguel Alme-reyda.

Enfin, nous avons un candidat, un candidat véritablement intéressant, un candidat averti, érudit, éloquent, dévoué, sincère, agissant ... Parmi les cochons du Parlement, seul le citoyen Chonoc saura faire figure d'homme.

(...)

Modeste comme Chéron, sincère comme Briand, honnête comme Millerand ou comme Rouvier, éloquent comme Barrès, courageux comme Pichon, actif comme Fallières, désintéressé comme Doumer, généreux comme Leygues, et surtout convaincu, ah ! oui ! convaincu comme l'ensemble des membres du Parlement, le citoyen Chonoc est le candidat rêvé, le candidat unique, le candidat des candidats.

(...)

Et ce nous est une joie mêlée d'orgueil que d'avoir, les premiers, alors que personne ne songeait à le rechercher, découvert et présenté le citoyen Chonoc. Les Hommes du Jour connaîtront la gloire d'avoir lancé cette candidature. Puissent les générations futures se souvenir.

Le programme du citoyen Chonoc

Nous ne pouvons donner ici le programme complet du citoyen CHONOC. Ce programme, conçu dans l'intérêt de toutes les classes et destiné à satisfaire tous les électeurs, est trop étendu.

En voici quelques articles :

1° Création d'un canal aérien de Paris à Londres ;

2° Le timbre à trois pour deux sous ;

3° La mise en commun des instruments de reproduction ;

4° L'ouverture des maisons closes ;

5° Le droit à la barbe pour les femmes ;

6° L'obligation du mariage pour les deux sexes, à partir de l'âge de quinze ans, avec faculté de divorcer tous les six mois.

7° Création de la semaine de 8 jours, afin de permettre aux employés de profiter du repos hebdomadaire sans léser les intérêts du petit commerce.

8° Impôt progressif et proportionnel sur les chapeaux de ces dames.

Etc., etc...

En outre, le citoyen CHONOC se propose d'abolir les armées permanentes, de supprimer les frontières, de détruire la police, pour faire plaisir aux socialistes.

Il veut aussi emprisonner tous les antimilitaristes et faire fusiller tous les révolutionnaires pour être agréable aux patriotes.

Il compte également faire massacrer tous les juifs pour recueillir les sympathies antisémites.

Il promet aussi de raser toutes les églises pour ne pas faire de la peine à ces bons anticléricaux... etc., etc.

Dans ces conditions, le succès est certain. Citoyens, vous voterez tous pour CHONOC !



Comme on peut le constater, nos grands-parents ne manquaient pas d'humour.

Toujours concernant les élections, on trouvera en quatrième de couverture "Le négociant en denrées parlementaires", illustration imaginaire d'Albert Robida, que l'auteur date par anticipation en 1952. Ce dessin est extrait du roman de fiction "Le vingtième siècle" (Ed. G. Decaux, Paris 1884).

La réponse à ce rébus en page 28

CHONOC AUX ELECTEURS

Mes Chers Concitoyens,

Vous ne me connaissez pas. Vous savez vaguement qui je suis. Depuis des années, vous avez pris l'habitude de m'envisager sous les formes multiples des ignominieux individus qui se sont disputés votre faveur et qui ont profité de votre incurable bêtise.

Le jour est venu de me présenter moi-même, en chair, en os et en couenne.

Certes, vous ne m'attendiez pas encore. L'heure est peut-être prématurée. C'est, pourquoi, vous ne me verrez pas dans les réunions. C'est pourquoi vous ne m'entendrez pas.

Mais les membres dévoués de mes Comités chanteront ma gloire. Par eux, vous saurez exactement qui je suis, ce que je veux, où je vais, quels sont mes programmes,

ELECTEURS ! !

De programme, je n'en ai point, ou plutôt je les ai tous.

Etes-vous Royalistes, Impérialistes, partisans de la Dictature personnelle; je vous promets formellement de balayer toute la clique républicaine et de rétablir le pouvoir absolu.

Etes-vous Catholiques, serviteurs zélés du Pape, antisémites; je ferai aux Juifs une guerre acharnée; je poursuivrai la franc-maçonnerie jusque dans ses repaires les plus sombres et je ferai revenir les moines.

Etes-vous Républicains libéraux, modérés, opportunistes; reposez-vous sur moi pour défendre l'Ordre, la Propriété, la Société et vous conserver votre bonne galette.

Etes-vous Radicaux ou Radicaux-socialistes; nous mènerons la même bataille contre la Réaction et contre l'Eglise; nous mangerons du curé du matin au soir; nous laïciserons à outrance.

Etes-vous Socialistes; nous taperons à tour de bras sur ces infâmes Radicaux; nous promettrons ensemble aux travailleurs toutes les réformes sociales; nous les pousserons à l'action révolutionnaire et, toujours ensemble, nous les ferons emprisonner et fusiller le jour où ils voudront suivre pratiquement nos leçons.

Qu'ils marchent à la bataille avec des piques ou qu'ils y aillent avec le bulletin de vote, nous les suivrons et au besoin nous les précéderons.

Partisans du " Coup ", partisans de l'insurrection, partisans des moyens légaux, rien ne me fait peur.

Tous les programmes sont les miens !

Radical, si cela vous plaît; Socialiste si vous le voulez; royaliste si vous y tenez; je suis prêt à revêtir tous les costumes et à arborer toutes les couleurs.

Si je suis votreElu, je ne siégerai ni à droite, ni à gauche, ni au centre.Je volerai dedroite à gauche, comme le papillon vole de fleur en fleur.

CITOYENS !

J'ose espérer que ces franches déclarations vous suffiront.

Inutile, après ça, de préciser davantage mon programme et d'en énumérer les différents articles.

Sachez simplement que je me tiens prêt à prendre tous les engagements, à formuler toutes les promesses, tant au point de vue général qu'au point de vue local ou particulier.

Seulement ces promesses, je ne promets pas de les tenir.

Ces engagements, je ne m'engage pas à les remplir.

Les promesses sont faites pour être violées; les programmes pour s'asseoir dessus.

Alors que ferais-je à la Chambre? Ce qu'y font les autres. Je m'engraisserai. Je me remplirai la panse. Je serai à moi seul aussi canaille, aussi voleur, aussi incapable, aussi cynique, aussi cochon, pour tout dire, que tous les autres réunis.

En revanche, je distribuerai sans parcimonie la manne gouvernementale. A mes électeurs les bureaux de tabac, les places, les décorations, les faveurs, l'argent...

A moi les affaires, les pot de vins, les trafics, les ventes d'influence, les fraudes, les marchandages...

CITOYENS, ELECTEURS,

Vous savez maintenant quel est votre devoir. Vous savez sur quel nom vous devez faire bloc.

Vous n'écouterez pas les boniments des autres candidats, lesquels d'ailleurs ne tiendraient pas plus que moi les promesses qu'ils vous prodiguent.

Et surtout pas d'Abstentions ! Haut les Cœurs !

Pour la République ! Pour le Roi ! Pour l'Eglise ! Pour la Sociale !

TOUS AUX URNES ! !

Vu : le Candidat : **CHONOC.**

EN BREF

La conquête du Palatinat (1688-1697)

On sait que le roi Louis XIV, aveuglé par l'orgueil, commit des fautes graves, dont la principale fut la révocation de l'édit de Nantes qui entraîna l'exode de plus de trois cent mille protestants. La révocation provoqua en outre la guerre de la ligue formée à Augsbourg en 1686 entre l'Allemagne, l'Espagne, la Hollande, Gênes, la Suède puis la Grande-Bretagne. Au cours de cette guerre (1688-1697) le Palatinat fut ravagé. Voici comment quelques historiens, lorsqu'ils ne le passent pas sous silence (nous avons recherché en vain l'évocation de cette tuerie dans les manuels d'Histoire actuels), retracent cet événement :

"Encore une fois cependant la guerre fut glorieuse pour nos armes. Sur le Rhin, nos ennemis furent contenus, mais Louis XIV pour les empêcher d'envahir la France, fit ravager horriblement le Palatinat, qui devint un désert."

E.Lavisse, Histoire de France, cours supérieur 1895, p.237.

"Louis XIV avait déjà commencé la lutte sur terre en réclamant le Palatinat au nom de la princesse Palatine, qui avait épousé le duc d'Orléans, frère du roi de France. Mais la révolution d'Angleterre fit changer les plans et le théâtre de la guerre. Alors, du côté du Rhin, pour tenir éloignés les ennemis, Louvois voulut faire du Palatinat un désert et ordonna une dévastation méthodique. Les villes de Mannheim, de Spire, d'Heidelberg furent livrées aux flammes: ces incendies, ces ravages, exécutés de sang-froid, ces maux incalculables causés à un pays naturellement fertile, excitèrent un vif sentiment d'horreur contre les Français, et les Allemands conçurent dès lors un sentiment de haine qui rendit les guerres plus acharnées."

Ducoudray, Histoire de France, Ens.Secondaire, 1887,p.346.

"Au début des hostilités, pour empêcher les troupes ennemies de subsister dans le voisinage de la frontière française, Louvois envoya une armée dans le Palatinat et lui donna l'ordre de ravager cette province. Les villes furent bombardées et incendiées, les campagnes détruites, les villages rasés et 100 000 habitants se virent ainsi obligés de quitter leur pays."

Loth et Aurès, Petite Histoire de France et de l'Afrique du Nord, C.M.et Sup.des Ecoles primaires d'Algérie et de Tunisie, 1907,p.129.

"Le cœur en saigna aux exécuteurs de ces affreuses dévastations. Tessé écrivit : "Je ne crois pas que de huit jours mon cœur se retrouve dans sa situation ordinaire"; Duras conjura le roi de songer "à sa réputation et à sa gloire"; La ruine de ces villes donne à toute l'Europe des sujets d'aversion terrible.

Joseph Reinach, Francia,1921,p.159.

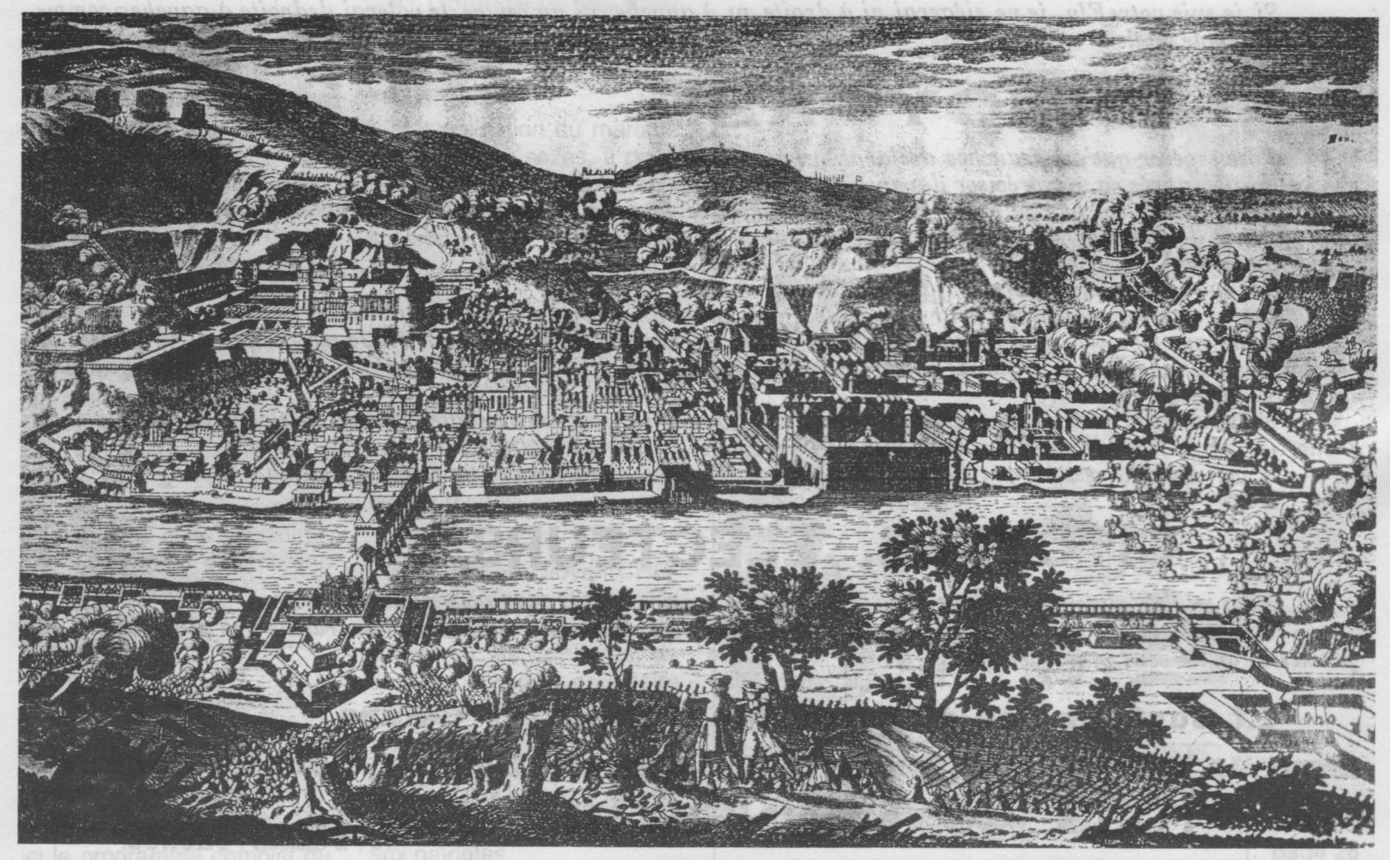
Les nécessités de la guerre

Enfin, sous le titre "Les nécessité de la guerre", voici comment Paul Reboux relate avec humour ce dramatique événement :

"La politique de Louvois devait causer à Madame un des plus vifs chagrins de sa vie. En 1689, son pays natal, le Palatinat, fut dévasté.

Les instructions du ministre français avaient été précises .

"Heidelberg, Ville Capitale du Palatinat du Rhin. Prise par les François le 22 May 1693". Telle est la légende originale de cette gravure représentant la ville avant le saccage des troupes commandées par le maréchal de Lorges.



"Tant que vous êtes les maîtres, ordonnait-il, Sa Majesté vous recommande de bien faire ruiner tous les lieux que vous quitterez... Aussitôt une ville prise, mettez les couteaux dedans, faites tuer tous ceux qui voudraient y faire quelque habitation, démolissez, et faites passer la charrue dessus... Brûlez tout, et rebrûlez, pour vous couvrir du côté de l'Allemagne par un désert où les troupes ennemies ne puissent subsister".

Avant, sage précaution, on tira des habitants toutes les richesses qu'ils auraient peut-être eu l'audace de dissimuler ou d'enfouir.

Au château de Heidelberg s'installèrent deux agents qui délièrent la population du serment de fidélité à l'électeur Charles-Louis, firent prêter serment à Sa Majesté le Roi de France, en leur représentant que la fille de l'Electeur, Madame, duchesse d'Orléans, était la belle-soeur du Monarque. Ils ne supporteraient donc que de bien faibles changements, et appartiendraient à quelqu'un du même sang que celui de l'ancien maître.

Les habitants d'Heidelberg, dociles, crurent se préserver en apportant tous les biens qu'on leur réclamait. Tandis que le défilé des rançonnés emplissait les coffres, les agents du Roi se grisèrent avec le vin de l'Electeur et devinrent si insolents que le pauvre homme dut s'excuser sur sa santé pour manger à part dans sa chambre.

Après quoi ils considérèrent comme un devoir de détruire la région dont ils avaient sucé les dernières ressources. Ils dévastèrent avec une admirable méthode les jardins, les vignes, les cultures, coupèrent soigneusement les ponts, abattirent minutieusement les maisons, incendièrent une par une les réserves de vivres. Cette besogne fut accomplie avec une méthode qui faisait honneur à notre esprit d'organisation. Les villages furent anéantis avec beaucoup d'adresse. Les viols donnaient, par moments, un peu de récréation aux troupes occupées à cette œuvre de patience. Les massacres permettaient aux combattants de s'entretenir la main. Et, faute de comédie, on avait le spectacle des grimaces que faisaient les mères quand elles assistaient à l'égorgement de leurs enfants.

Vers le milieu de janvier 1689, on fit sauter une partie du château de Heidelberg, et l'on rasa aux alentours tout ce qui dépassait la surface de la terre. Au début de mars, le feu acheva l'œuvre de la scie et de la pioche. Turenne, qui ne ménageait point ses efforts, présida à l'incendie de vingt-sept villages. Duras fut chargé de Spire et de Worms.

Quand ceux que Louvois nommait des "chenapans" s'obstinaient à revenir parmi les ruines de leurs demeures, ils étaient envoyés dans l'autre monde, pour s'y trouver mieux à l'aise. Les habitants, d'ailleurs, donnèrent beaucoup de soucis à nos armées. Malgré tous les efforts qu'on fit, il fut impossible d'obtenir leur aide pour ces grandes œuvres de destruction. Il fallut mettre en liberté tous les incendiaires, pillards et assassins retenus dans les prisons du Palatinat. Ceux-ci, du moins, s'entendirent le mieux du monde avec les hommes de M. Louvois, et leur donnèrent pleine satisfaction.

Cependant, quatre cent mille fuyards, dans l'air aigre et les giboulées d'avril, couchaient parmi les champs, sans vêtements, sans vivres. Toutes les routes étaient couvertes de longs chapelets de malheureux en larmes, qui se sauvaient sans savoir où.

Cependant, des convois bien escortés emmenaient en France les trésors recueillis chez les riches bourgeois. Les plus beaux tapis et les meilleurs tableaux du château de Heidelberg décorèrent le logis du chevalier de Lorraine, qui avait le goût des arts. Une admirable Descente de Croix, provenant de la chapelle, fut choisie par M. Louvois."

Paul Reboux, La Princesse Palatine, 1932.

La sagesse de Wells

Herbert Georges Wells (1866-1946), célèbre romancier, faisait en septembre 1943, au cours d'une conférence internationale des Sciences, la déclaration suivante :

"Si l'on veut qu'à l'avenir il y ait la paix dans le monde, il faudra établir une réglementation générale pour l'air et ce qui est destiné aux transports internationaux. Nous devons sauver notre planète de la dévastation causée par les appropriations politiques injustes et mercenaires, et cela nous pouvons le faire grâce à la mise au point de véritables recours mondiaux. Nous avons besoin d'une langue commune, d'un moyen commun d'interéchange politique, scientifique, philosophique et religieux et d'une encyclopédie mondiale. Dans tous les pays, il semble y avoir un excédent de jeunes pleins de vitalité auxquels le monde actuel n'offre pas les perspectives d'une vie satisfaisante. Bientôt cette guerre idiote et sans objet cèdera la place à une paix également idiote et sans finalité; nous nous trouverons devant ce problème des jeunes sans perspective d'avenir, à une échelle encore plus formidable. Notre société se verra face à une génération qui ne sera préparée à rien qui ne soit pas la guerre et qui nous demandera :"Et, maintenant, qu'allez-vous faire de nous ?" Et je crois que le plan de reconstruction de l'après-guerre ne pourra répondre à cette question...".

Comment un ministre justifiait, en 1841, le travail des enfants

Il faut ne pas perdre de vue que l'admission des enfants dans les fabriques dès l'âge de huit ans est, pour les parents, un moyen de surveillance; pour les enfants, un commencement d'apprentissage; pour la famille, une ressource... L'habitude de l'ordre, de la discipline et du travail, doit s'acquérir de bonne heure et la plupart des mains-d'œuvre industrielles exigent une dextérité, une prestesse qui ne s'obtiennent que par une pratique assez longue et qui ne peut être commencée trop tôt... L'enfant entré à huit ans dans l'atelier, façonné au travail, ayant acquis l'habitude et l'obéissance et possédant les premiers éléments de l'instruction primaire, arrivera à dix ans plus capable de supporter la fatigue, plus habile et plus instruit qu'un enfant du même âge, élevé jusque-là dans l'oisiveté, et prenant pour la première fois le tablier du travail.

(Discours du ministre du Commerce, le 12 janvier 1841.)

Le scandale
de Panama

DON QUICHOTTE

Fayard

A propos d'un livre

IL Y A CENT ANS: LE SCANDALE DE PANAMA

On parle beaucoup d'affaires, ces temps-ci, en France. Rappelons qu'il y a deux ou trois décennies, on disait plutôt "scandales" lorsqu'apparaissaient des intérêts croisés entre le monde de l'affairisme et celui de la politique. Il est admis que la perspective historique relativise les faits. Il serait plus juste de dire, que de nos jours, le système médiatique s'auto-entretient en créant, puis en amplifiant l'événement. Trop sollicitée par des images fugaces, la mémoire collective est amnésique en profondeur. Elle oublie ainsi quelques épisodes des républiques précédentes auprès desquels les dérapages récents ne sont que jeux d'enfants.

Jean-Yves Mollier reprend, dans *Le scandale de Panama* en historien, une affaire que Maurice Barrès avait évoquée dans Leurs figures. Ah! si les auteurs de sénarios adaptaient ce livre, on ne s'ennuierait pas à l'écran. En 1879, Ferdinand de Lesseps, septuagénaire auréolé de la gloire que lui a value l'ouverture du canal de Suez, dix ans plus tôt, reçoit d'une voix céleste entendue à la fête de la rosière de Nanterre, la mission d'ouvrir un passage maritime entre l'océan Atlantique et l'océan Pacifique par le percement de l'isthme de Panama qui relie les deux Amériques. C'est, du moins, ce qu'il affirme lorsqu'il entreprend de rassembler les premiers fonds. Homme d'action, il a lancé immédiatement un appel à souscription de 400 000 millions, environ 8 milliards de nos francs. "Spécialiste des relations publiques avant la lettre, manipulateur des foules, improvisateur talentueux et mystificateur de génie" : le portrait que dresse de Ferdinand de Lesseps, Jean-Yves Mollier, est peut-être moderne mais flatteur. Les souscripteurs ne se précipitent pas. On fait alors appel à ce que l'on appelle aujourd'hui les "zinzins", autrement dit les "insvestisseurs institutionnels", qui ne s'engagent pas sans contrepartie. Leur gourmandise pèsera sur les prochaines difficultés de la Compagnie du canal. Les travaux commencent dans un terrain dont on a mal étudié, ou mal décrit, la nature. Le coût de l'entreprise, évalué à 600 millions, doit être doublé. Lorsque les affaires privées tournent mal, c'est bien connu, on fait appel à l'Etat. Les députés refusent, dans un premier temps, puis votent une autorisation d'émettre des emprunts à lots. Que s'est-il passé ? Le journaliste d'extrême-droite Edouard Drumont révèle dans *La libre parole* les démarches gratifiantes, dans les couloirs de la Chambre des Députés, d'un personnage qui pratique ce qu'on appelle pudiquement aujourd'hui "les relations publiques" ou, plus brutalement "lobying". La révélation du vote acheté compromet plus de cent députés, et quelques sénateurs. On les appellera les "chéquards". Les enquêtes sur les bénéficiaires des... gratifications (on n'ose parler de "pots de vin") mettent du beau monde en lumière. Le sénateur Adrien Hébrard qui emploie, dans son journal *Le Temps*, Georges Clemenceau, reconnaît avoir touché un million et demi de Gustave Eiffel. Maurice Bunau-Varilla, alors ingénieur sur le site de Panama, semble y avoir trouvé les moyens d'acheter quelques années plus tard *Le Matin* dont il fera, jusqu'à la fin des années 30, l'un des quotidiens les plus vendus de France. Après un procès en correctionnelle suivi de condamnations, tout le monde est acquitté, en appel. A une exception près. L'auto-défense parlementaire a bien fonctionné. Le scandale n'a fait qu'un mort. Un suicide d'ailleurs discuté et la chronique a oublié de comptabiliser les nombreuses victimes des mauvaises conditions climatiques ou des fièvres.

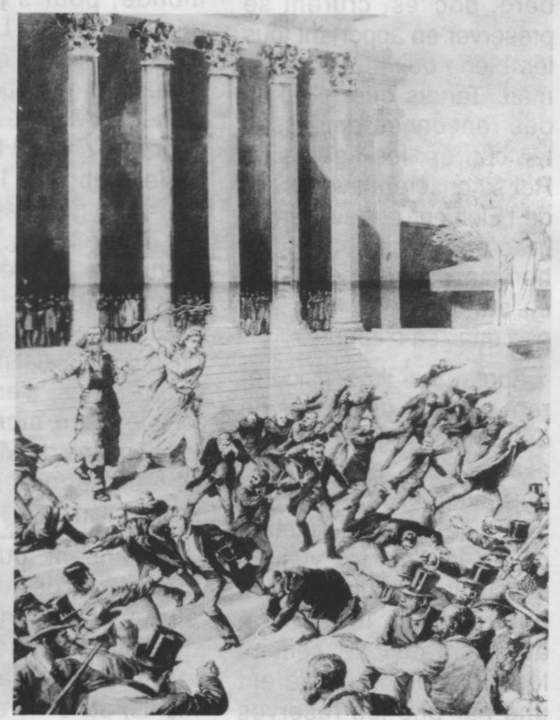
Une lecture dépassionnée des polémiques actuelles sur la corruption montre que si les moeurs politiques de notre époque n'excluent pas la cupidité, l'omniprésence des journalistes fouineurs limite les ambitions douteuses.

J.-J.Ledos

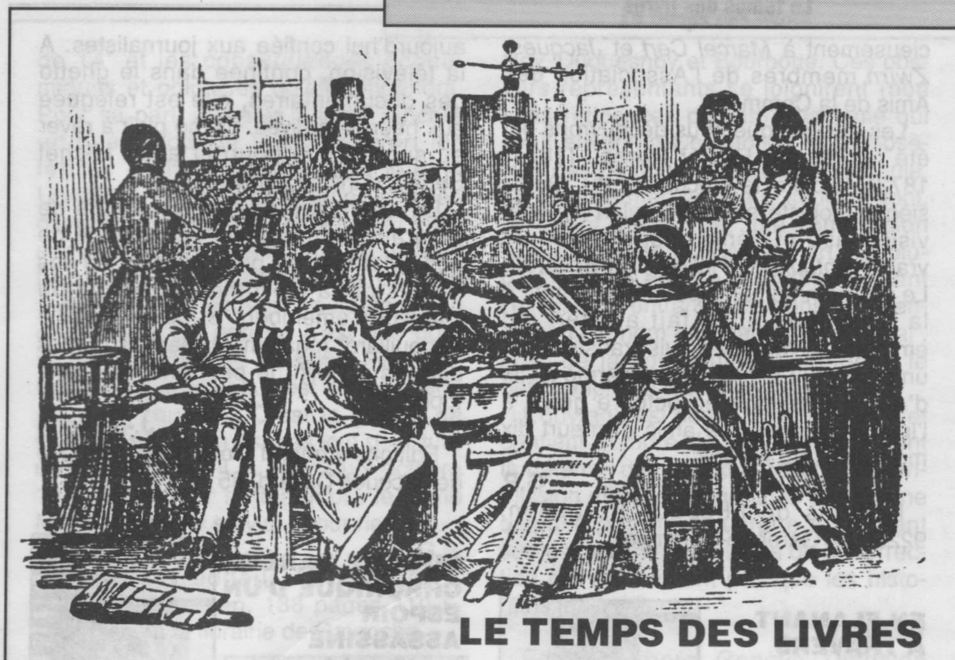
- *Le scandale de Panama*, par Jean-Yves Mollier, éditions Arthème Fayard, collection "Les nouvelles études historiques", 1991, 150 F.

Sur les rapports entre l'Argent, la Presse et le Pouvoir, on peut lire:

- Estèbe Jean, *Les ministres de la république 1871-1914*, Presses nationales de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, 1982.
- Jeanneney Jean-Noël, *L'argent caché*, le Seuil, Points Histoire, 1984.



La République chasse les marchands du Temple (Allégorie de l'époque).



LE TEMPS DES LIVRES

SOUFFLONS NOUS-MEMES NOTRE FORGE

par *Frank Georgi*



Ce livre retrace l'histoire de la Fédération de la métallurgie CFTC CFDT entre 1920 et 1974.

Il peut paraître étonnant que l'auteur se soit inspiré de l'Internationale du révolutionnaire Pottier :

....

Soufflons nous-mêmes notre forge,

Battons le fer quand il est chaud !

quand on sait combien les travailleurs chrétiens avaient horreur de la culture révolutionnaire. Outre le rapprochement dû au fait qu'il s'agit là de l'histoire de la Fédération de la métallurgie, n'est-ce pas là manière de montrer comment, de la CFTC à la CFDT, ce syndicat a su se défaire progressivement de ses attaches idéologiques confessionnelles et passer du catholicisme social au socialisme autogestionnaire.

Fin 1919, la Confédération française des travailleurs chrétiens (CFTC) prend naissance, regroupant 350 organisations syndicales chrétiennes. La principale force du syndicat naissant est représentée par le Syndicat des employés du commerce et de l'industrie (SECI) auquel viennent se joindre les syndicats chrétiens des régions de l'Alsace et de la Lorraine redevenues françaises. Dès le début du siècle, en effet, les milieux chrétiens avaient développé de grands efforts en faveur de groupements syndicaux, notamment en Belgique et en Allemagne. Les syndicats chrétiens existaient donc en Alsace et dans la sidérurgie mosellane où ils étaient rattachés aux syndicats chrétiens allemands.

Cette intégration nécessita une ouverture au delà des seuls catholiques pratiquants, car il s'agissait d'intégrer les organisations d'Alsace-Lorraine, ouvertes aux protestants, et cela contre l'avis du créateur de la CFTC, Zirnheld, qui souhaitait une centrale de travailleurs "catholiques" plutôt que "chrétiens".

Les syndicalistes chrétiens deviendront vite une force non négligeable, montrant une évolution de la mentalité du salarié. L'espoir d'une vie meilleure dans l'au-delà ne les faisait plus renoncer à l'amélioration de leurs conditions matérielles. Ils résistaient au patronat soutenu traditionnellement par les autorités religieuses, lesquelles se souciaient moins d'une orientation sociale de l'Eglise que de la soumission de leurs ouailles.

La Fédération de la Métallurgie CFTC deviendra la plus puissante après la dernière guerre. Le métallurgiste Eugène Descamp nommé secrétaire général de cette fédération, préparera la "déconfessionnalisation" de la centrale chrétienne qui deviendra, en 1964, la CFDT.

Chacun garde en mémoire les conflits de l'après 68, et notamment "l'affaire Lip", que les Français suivront avec passion. La CFDT fortement engagée dans ces conflits sut alors imposer l'image d'une organisation audacieuse et inventive.

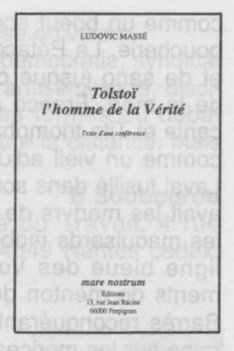
Toute cette aventure est racontée dans un volume de 190 pages, remarquablement illustré, et qui constitue un témoignage indispensable à l'Histoire du mouvement syndical en France.

G.P.

Les Editions ouvrières, 12 Ae Soeur-Rosalie, 75621 Paris cedex 13.

TOLSTOI, L'HOMME DE LA VÉRITÉ

par *Ludovic Massé*



"Tolstoï, l'homme de la Vérité", est le texte d'une conférence donnée en 1945 par Ludovic Massé, conférence au cours de laquelle il sut faire comprendre l'homme et son oeuvre.

La vie de Tolstoï est un drame et son oeuvre exceptionnelle est la plus vaste et la plus complexe qui ait jamais été écrite. Tolstoï se rallia toujours à la voix de la raison et du coeur affirme Massé, *(son œuvre) est aussi prophétique et aussi ardemment discutée que l'oeuvre de Rousseau en son temps; jamais théologien n'eut à la fois plus d'adeptes et plus d'ennemis (...) il a cristallisé toutes les passions d'un siècle et ne cessera de les agiter tant que les hommes liront, que l'esprit et le coeur garderont leur crédit sur terre.*

En 1976, Ludovic Massé termina la préface et la postface de cette conférence dans l'intention de la faire publier. C'est cet ensemble que les éditions *mare nostrum* présentent, et qui constitue le dernier inédit de l'écrivain réfractaire.

Dans sa préface, Massé explique comment, invité par un groupe d'amis à faire une conférence de son choix au lendemain de la Libération devant un public *enfiévré à cette heure des sentiments les plus divers et les plus contradictoires de la haine des résistants plus ou moins authentiques à la grande peur des collaborateurs arborant subitement des airs de ferveur patriotique*, il en vint à choisir pour thème la vie et l'oeuvre de l'écrivain de *Guerre et paix* :

"Les sujets d'optimisme et d'exaltation ne manquaient pas puisqu'on ne tuait plus dans les rues mais seulement aux portes des prisons, des vomitoires des cours de justice bondées d'auditoires exultants de corrida à l'heure de la mise à mort. Il y avait de Gaulle que les collaborateurs applaudissaient plus fort que les autres, Churchill et son cigare déjà en forme de missile, Truman encore tout auréolé des retombées d'Hiroshima et de Nagasaki, Staline et ses maréchaux caparaçonnés des cents médailles de l'héroïsme des millions de morts auxquels ils avaient survécu, Eisenhower, Mac Arthur et Montgoméry qui avaient accumulé tous ensemble, dans la fraternité des causes et des fosses communes, autant de ruines et de massacres qu'Hitler et Hiro-Hito. Il y avait Mussolini pendu par les pieds

comme un boeuf écorché à un croc de boucherie, La Pétacci fardée de rimmel et de sang jusque dans la coquetterie de la mort, Franco à l'impunité provocante et Tito triomphant, Pétain en taule comme un vieil adjudant prévaricateur, Laval fusillé dans son vomissement. Il y avait les martyrs de Tulle et d'Oradour, les maquisards mobilisés et tués sur la ligne bleue des Vosges, les mouvements de menton de nouveaux odieux Barrès reconquérant l'Alsace et la Lorraine sur les monceaux de cadavres de ces jeunes hommes. Il y avait le procès de Nuremberg et ses cordes raides, les petits Nuremberg de province, les gibets et les poteaux, les piloris et les pelotons, les concerts champêtres sur bruit de fond de mitraillette, la sciure des cirques poissée de sangs impurs. Il y avait les ruées vers la place, le fauteuil, le pouvoir sous toutes ses formes, l'uniforme, l'hermine, le brocart et le laurier exhumés du fond des malles et éventant leurs puanteurs de naphtaline au vent de la victoire, les valets d'épée, les valets de plume, les vrais et les faux martyrs, Jean Moulin vendu par ses frères et que guettait le traquenard du Panthéon, Malraux descendant des hauteurs de Téruel pour aborder les affaires culturelles, Drieu La Rochelle pourrissant dans son trou, Aragon P.d.g. de la poésie, rengainant son fleuret de guerre comme on rentre la plume du stylo à la fin d'un morceau de bravoure, cent poètes taillant leur plume à l'ordonnance. Il y avait la bonne soupe. Et l'Eglise au service partout, sauf à l'autel, au service de son Dieu.

Oui, il y avait de quoi choisir dans ce fatras de triomphes et de défaites, de cîmes et d'abîmes, de vivants et de morts, de tabernacles et d'ossuaires, de crêpes et de rubans, de victimes et d'innocents. Mais comment s'exalter sur n'importe lequel de ces sujets sans se trahir, se déshonorer ?

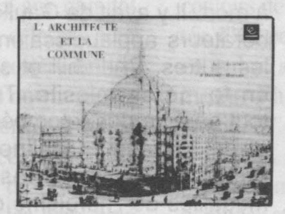
(...)

Tout cela, pêle-mêle me faisait penser à Tolstoï, celui de Guerre et Paix et c'est de Tolstoï que je me décidai à parler."

G.P.

Mare nostrum 13 rue Racine, 66000 Perpignan. 95p 70 F. Disponible à la Librairie de Gavroche.

L'ARCHITECTE ET LA COMMUNE



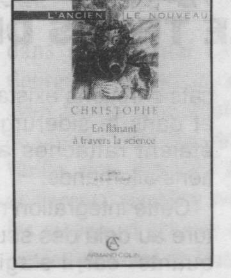
Pour marquer le 120e anniversaire de la Commune de Paris, le Conseil général de la Seine Saint-Denis a fait réaliser un ouvrage à partir de dessins et brouillons encore inédits retrouvés dans les réserves de la Bibliothèque marxiste de Paris. Ce travail a été confié fort judicieusement à *Marcel Cerf* et *Jacques Zwirn* membres de l'Association des Amis de la Commune.

Les dessins que nous découvrons ont été réalisé par Hector Horeau (1801-1872), "architecte précurseur du 19ème siècle, utopiste et farfelu selon les uns, visionnaire et génie pour d'autres, le vrai *inventeur* des Halles... de Baltard!". Le viel homme participe modestement à la Commune, il se fait arrêter, est emmené à Versailles puis transféré sur un ponton, l'*Orne* et enfin enfermé à l'île d'Aix. Il est libéré en octobre grâce à l'intervention de ses amis et meurt dix mois plus tard à Paris.

G.P.

Editions de l'Espace Européen, 92250 La Garenne-Colombes.

EN FLANANT À TRAVERS LA SCIENCE
par *Christophe*



Un certain Colomb, Georges, travesti en Christophe par la grâce du pseudonyme a peut-être inventé la culture populaire distrayante. C'est en fustigeant l'esprit des gens en place, dans "Le Sapeur Camembert" ou "La famille Fenouillard" qu'il a retenu durablement l'attention des esprits de qualité qui ne se prennent pas au sérieux, mais sa formation de normalien scientifique lui conférait un magistère certain. La radiodiffusion qui avait alors des ambitions cuturelles - un péché de jeunesse ? - lui fournissait la chaire.

Les éditions Armand Colin rééditent une série de conférences qu'il prononça, en 1928, au micro de Radio-Paris. Le style parlé du texte à lire - on n'improvisait pas à l'époque - donne aux propos du savant la saveur du conte. L'art dans la culture populaire consiste peut-être à faire rêver en parlant des choses savantes ? Lorsque le conférencier demande à "ses chers auditeurs campagnards" d'héberger les oiseaux de nuit, on est pas loin du Louis Pergaud de De *Goupil à Margot*. A l'occasion, il règle ses comptes avec les gloires abusives: Marconi est-il bien l'inventeur de la TSF ? Les frères Lumière ne sont-ils pas bénéficiaires des travaux acharnés de chercheurs discrets ? Pour se faire pardonner, Christophe nous fait saliver à l'évocation d'une matelote de "magnifiques anguilles de la Seine" accompagnée de "petits oignons lorrains", arrosée de Beaujolais. Qu'il parle de nos ancêtres les Gaulois ou des frères Montgolfier, l'anecdote fait passer la science. A la radio, l'information scientifique est aujourd'hui confiée aux journalistes. A la télévision, confinée dans le ghetto des documentaires, elle est reléguée aux heures tardives. On se plaît à rêver au succès que pourrait avoir Michel Serres, dans ce domaine.

En attendant que les directeurs de programmes prennent conscience de nos attentes, on peut ajouter sur les rayons de la bibliothèque, à côté du "Sapeur Camembert" et de la "Famille Fenouillard" (également réédités par les éditions A.Colin) le petit livre de Christophe.

J.-J.Ledos

Editions Armand Colin 1991, préface de Jacques Cellard, 85 F.

EUGENE VARLIN, CHRONIQUE D'UN ESPOIR ASSASSINÉ
Par *Michel Cordillot*



Le cinquième livre de la collection "La part des hommes", dirigée par Claude Pennetier, est consacré à Eugène Varlin.

L'ouvrier relieur Eugène Varlin (1839-1871) est l'une des figures les plus attachantes de l'histoire du mouvement ouvrier français. A partir du milieu des années 1860, il fut l'un des principaux artisans de la renaissance du mouvement corporatif et de l'implantation en France de la *Première Internationale*. Durant "l'Année terrible" qui vit tour à tour la proclamation de la République, le siège de Paris et la Commune, il fut constamment aux avant-postes. Il mourut fusillé sans jugement, au dernier jour de la Semaine sanglante. Dans cette "chronique d'un espoir assassiné", Michel Cordillot s'attache à retracer l'itinéraire personnel et idéologique de celui qui fut le plus authentique porte-parole des obscurs et l'inlassable artisan du projet collectiviste qui devait à jamais les émanciper.

Les Editions Ouvrières. 260 pages 125 F. disponible à la librairie de Gavroche.

LE FANTASSIN DE KERBRUC
Par *Jacques Thomé*



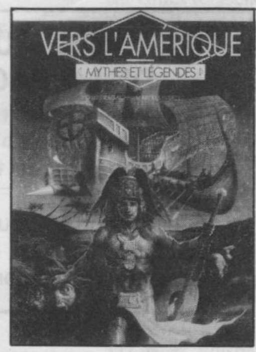
On évoquera encore longtemps cette fantastique boucherie que fut la "guerre

de 14" et les conséquences économiques et politiques qu'elle engendra. Pour sa part, Jacques Thomé (encore un fidèle abonné !) a découvert les lettres d'un soldat breton, Michel Urvoas. A partir de ce courrier, régulier, d'une écriture simple, l'auteur à su réaliser un ouvrage intéressant découvrant le parcours de cet humble paysan subissant avec abnégation sa condition de militaire. Sa pensée n'est que pour sa terre bretonne et les siens. Fin 1914, il part dans la Marne. Il est dans un régiment de zouaves. C'est la guerre de tranchées : "Ici on est pas loin pour tuer un homme" écrit-il. A partir du 9 octobre 1915, le courrier s'interrompt : le jeune Michel a sacrifié sa vie... pour rien.

G.P.

Ivan Davy éditeur, La Botellerie, 49320 Vauchrétien. 138 pages 110 F. Disponible à la librairie de Gavroche.

VERS L'AMÉRIQUE
par *Gilles Ragache* et *Marcel Laverdet.*



Pour son treizième volume de la collection "Mythes et Légendes", Gilles Ragache se devait, pour être au goût du jour, de parler de l'Amérique. Mais Gilles n'est pas tombé dans le piège, car s'il parle de l'épopée de Christophe Colomb, il ne manque pas d'informer les jeunes, à qui cet ouvrage est destiné, que de nombreuses tentatives, dont les plus lointaines remontent à l'antiquité, avaient été effectuées par des Phéniciens, des Grecs, des Irlandais, des Gallois, des Vikings, des Basques ou des Portugais. Au milieu de mille dangers ces hommes avaient peu à peu repoussé les limites du Monde en dérivant vers un continent neuf qui ne portait pas encore de nom : l'Amérique.

Toujours illustré de façon magistrale, ce livre ne manquera pas de passionner vos enfants comme il nous a conquis.

Hachette, 48 pages, 62,50 F. Disponible à la librairie de Gavroche.

LES MARTYRS DE PRAIRIAL
par *F.Brunel* et *S.Goujon*

Cet ouvrage évoque un épisode encore mal connu de la Révolution française : l'insurrection de Prairial an III (1795) au cours de laquelle le peuple marcha sur la Convention (voir Gavroche N°1) pour réclamer "du pain et la Constitution de 1793". Les auteurs étudient surtout le destin des six députés : Romme, Goujon, Soubrany, Du Roy, Duquesnoy et Bourbotte. Ces obscurs représentants se joignirent (non sans réticences parfois) à la foule qui avait envahi la Convention et proposèrent des motions favorables au peuple. Lorsque l'armée écrasa le soulèvement, ils furent "jugés" par une commission militaire et condamnés à mort. La plupart d'entre eux se suicidèrent avant l'exécution, entrant ainsi dans la légende sous le nom de "Martyrs de Prairial". Lors de la conjuration de Babeuf, le petit peuple ne les avait pas oubliés.

L'ouvrage est dense, bien présenté et contient nombre de textes inédits dont la défense des députés devant la Commission militaire. Regrettons que l'on ne dispose pas d'un ouvrage équivalent sur les militants populaires de l'insurrection qui ne méritent pas que les historiens les oublient...

Y.Blavier

Editions Georg, Genève. Diffusion Stendhal.

LE PASSÉ RECOMPOSÉ, CHRONIQUES D'ARCHÉOLOGIE FANTASQUE
par *Jean-Pierre Adam*

Jean-Pierre Adam, enseignant chercheur en archéologie, est un spécialiste doublé d'un humoriste décapant. Il aligne les fantasmes archéologiques à succès : l'Atlantide, le néanderthalien calligraphe de Glozel, les Phéniciens en Amérique, les tables extraterrestres de Baalbek et autres coquesigrues. Mais on y apprend aussi comment on dressait pour de vrai les obélisques et les menhirs, comment l'écriture s'est diffusée, etc... Erudition et malice, pour s'amuser à réfléchir.

B.S.

Seuil, 250p., 110 F.

LETTRES NANTAISES : CORRESPONDANCE BRUNELIERE HAMON

Continuant son travail d'archivage et d'encyclopédie, le CDMOT de Nantes a publié cette correspondance. Charles Brunelière (1847-1917) était le patron d'une petite entreprise (armateur). Républicain radical, il devient peu à peu socialiste, est élu conseiller municipal. Il est considéré comme l'initiateur du socialisme en Loire Inférieure dès avant 1900, bien avant la fondation de la Section Française de l'Internationale Ouvrière.

Augustin Hamon (1862-1945), Nantais vivant à Paris, passionné de sciences humaines, se dit anarchiste-communiste. Faute de téléphone, de transports rapides, c'est bien par courier que se faisait à l'époque l'échange des idées. Par bonheur, ce courier à été conservé par la famille Hamon et remis au CDMOT pour mise en valeur.

Socialisme et/ou démocratie, syndicat et parti, racisme et antisémitisme, discipline et liberté = les termes du débat sont datés, on mesure la distance. Mais sur le fond ??

B.Soubourou

CDMOT, Bourse du Travail, 4 rue Désiré Colombe, 44049 Nantes cedex, 360p, 150 F.

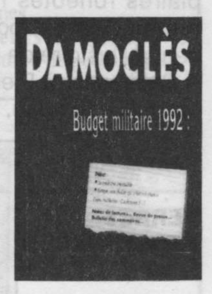
LE CDMOT DÉMÉNAGE...



Comme Gavroche, le Centre de Documentation du Mouvement Ouvrier et du Travail a maintenant dix ans. Et il peut être fier du bilan qu'il présente, à l'actif duquel figure la sauvegarde du patrimoine culturel, la mémoire collective du monde des travailleurs. Devant l'amoncellement des fonds d'archives récupérés et classés, souvent par des bénévoles, ainsi que l'importance de la bibliothèque mise à la disposition du public, le CDMOT va quitter le troisième étage de la Bourse du Travail de Nantes pour de plus vastes locaux que la Municipalité de Nantes a décidé de sauvegarder : L'ancien bâtiment de direction des chantiers Dubigeon. Bon courage à nos amis nantais !

REVUES

DAMOCLES
Revue de réflexion et d'échanges sur la paix, les conflits et la sécurité mutuelle



La vaillante revue Damoclès pose des questions pertinentes et, sous forme de dossiers bien documentés, apporte une partie des réponses. Ainsi, dans le N°50 plusieurs articles traitent-ils du service national, du coût réel de la conscription en France, de son pouvoir d'intégration des jeunes étrangers à la France, et de la nécessité ou non d'un service militaire obligatoire.

Le dossier du N°51 rappelle à ceux qui pourraient l'oublier que la France est le pays d'Europe qui fournit le plus gros effort financier pour ses dépenses militaires: 4800 francs par an et par habi-

tant ! (contre 3650 F à la Grande-Bretagne et 3150 F à l'Allemagne ou la Suisse, pourtant aussi bien armées que nous, sinon mieux !). Une somme qui pèse très lourd dans le budget du pays et dans son économie. Le nucléaire représente une part considérable de ces dépenses. Pourtant, dans le monde entier ce type d'armement coûteux, dangereux (y compris pour ceux qui le fabriquent, le stockent et le manipulent) et en partie obsolète, est progressivement abandonné par les grandes puissances. Il est vrai qu'en France le lobby militaro-industriel pro-nucléaire est bien installé tant dans l'industrie qu'à E.D.F. ou dans l'appareil d'Etat...

Plusieurs autres articles font le point sur l'arsenal militaire français et sur les juteuses ventes d'armes dans le Monde. Une lecture utile à tous ceux qui s'intéressent aux problèmes de défense.

G.Ragache

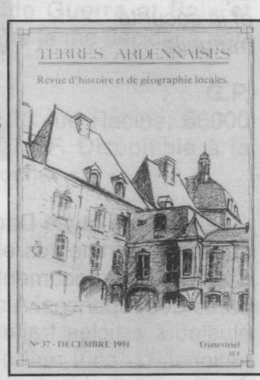
Damoclès, BP 1027 69201 Lyon Cedex 01, le numéro 25 F.



AUTREFOIS CERCLE HISTORIQUE D'AUBERS-EN-WEPPES

Cette revue historique, animée par Pierre Descamps, a déjà publié 24 numéros relatant les différents aspects de l'histoire de cette bourgade du Nord, de l'arrondissement de Lille. Ces exemplaires ronéotés recèlent de précieux renseignements pour ceux qui s'intéressent à l'histoire de cette région.

S'adresser à Pierre Descamps, 109 le Haut Pommereau, 59249 Aubers.



TERRES ARDENNAISES N°37

Au sommaire de ce numéro (Décembre 1991), nous relevons:

Charleville, Mézières, Mohon ont beaucoup changé à la belle époque ! par J. Lambert.

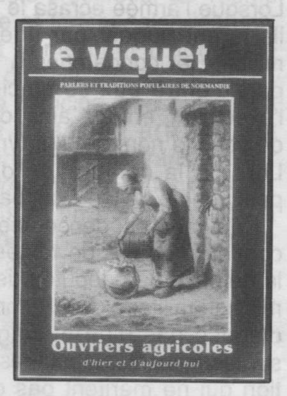
Histoire de l'école à Boult-aux-bois au XIXe siècle, par R.Cecconello.

La guerre des femmes en 1914-1918, par D.Bigorgne.

Une céréale oubliée : l'épeautre, par A.Majewski.

Terres Ardennaises 21 rue Hachette, 08000 Charleville-Mézières. Le numéro 34 F.

LE VIQUET N°91



Un lecteur, Rémi Pézeril, nous adresse cette revue consacrée aux "parlers et traditions populaires en Normandie" dont le sujet : *Ouvriers agricoles d'hier et d'aujourd'hui*, ne pouvait manquer de nous intéresser. On y apprend, entre autres, les différences subtiles entre Grande servante, *Deuxième servante et Domestique à tout faire*, leurs salaires et leurs conditions de travail parfois misérables. Il s'agit d'exemples pris en Basse-Normandie et en particuliers dans le département de la Manche.

Rémi Pézeril nous informe également de la parution d'un compact-disc de chansons en normand du Cotentin, ou cette langue d'oïl (qui n'est pas un patois précise l'auteur) est la plus parlée dans la région aujourd'hui encore. Pour en savoir plus s'adresser à :

Rémi Pézeril, La luzerne du haut, 50260 Bricquebec.

ESPÉRANTO

Dans le cadre du 75ème anniversaire de la mort du Dr Zamenhof (1859-1817), l'émission "Les Chemins de la Connaissance" sur France Culture sera consacrée à l'espéranto durant toute la semaine du 13 au 17 avril. Cinq invités répondront aux questions de la journaliste Cécile Descubes afin de faire le point sur ce phénomène socio-linguistique unique dans l'histoire de l'humanité.

RÉPONSE AU RÉBUS DE LA PAGE 20

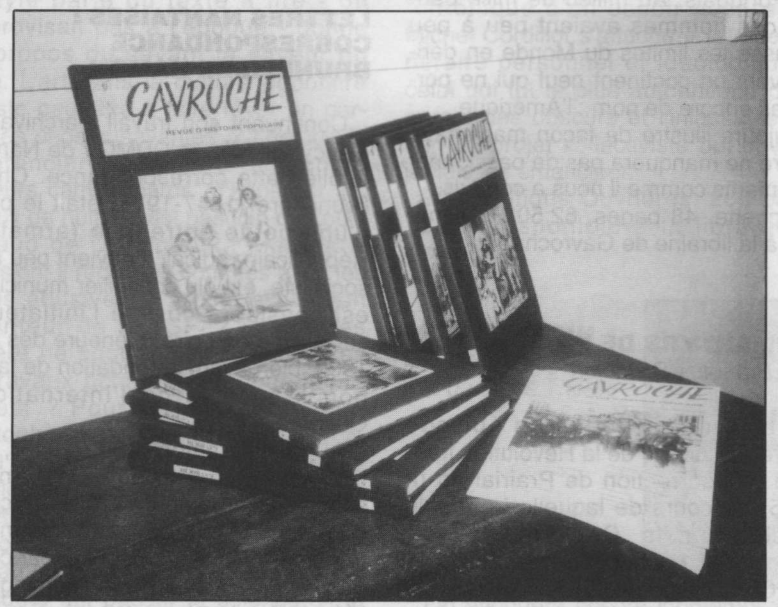
Espère-t-on que la France fleurira sous les auspices d'un nouveau ministère.

[S perd thon - queue la - France - fleur - l - rat sous les hospices - d'un noue veau - mi nis (ter)].

Gavroche à l'Expo !

Les reliures de notre revue que vous pouvez admirer ci-dessous ont été réalisées par une fidèle abonnée, Brigitte Lehalle, qui les a présentées à l'exposition de l'atelier de reliure à l'Ecole des Beaux-Arts de Rouen en juin 1991...

Un exemple à suivre !



Librairie de GAVROCHE

Les commandes sont à adresser à EDITIONS FLOREAL, BP 872, 27008 - EVREUX

Les Paysans : les républiques villageoises de l'An mil au 19e siècle
par H. Luxardo
256 pages, illustré — **30 F.**

La Guerre détraquée (1940)
par Gilles Ragache
256 pages, illustré — **40 F.**

Contrebandiers du sel
par Bernard Briais
La vie des faux-sauniers au temps de la gabelle
288 pages, illustré — **50 F.**

Les Grandes Pestes en France
par Monique Lucenet
288 pages, illustré — **55 F.**

Le Coup d'Etat du 2 décembre 1851
par L. Willette (Editions Aubier)
256 pages, illustré — **30 F.**

DOSSIERS D'HISTOIRE POPULAIRE :

— **Luttes ouvrières — 16e/20e siècle**

— **Les paysans — Vie et lutte du Moyen-Age au 1er Empire**

— **Courrières 1906 : crime ou catastrophe ?**

— **Les années munichoises (1938/1940)**

Les 4 dossiers — **60 F**

C'est nous les canuts
par Fernand Rude
Sur l'insurrection lyonnaise de 1831
286 pages — **25 F.**

La Résistance dans l'Eure
par Julien Papp
448 pages, illustré — **148 F.**

Mémoires de la seconde guerre mondiale dans l'Eure
par Julien Papp
427 pages, illustré — **198 F.**

La vie quotidienne des écrivains et des artistes sous l'occupation
par Gilles Ragache et Jean-Robert Ragache
347 pages, illustré — **118 F.**

Campagne et paysans des Ardennes 1830- 1914
par Jacques Lambert
22 x 18 cart. éditeur nombreuses illustrations. 583 pages — **225 F.**

Les Ardennais dans la tourmente
par G. Giuliano, J. Lambert et V. Rostowsky
552 pages, illustré — **175 F.**

Un maquis d'antifascistes allemands en France (1942-1944)
par E. et Y. Brès
350 pages, illustré — **140 F.**

Le retour des loups
par G. Ragache
270 pages — **115 F.**

Le pré de Buffalo Bill
Par J.P. Ostende
128 pages — **50 F.**

Florilège de la chanson révolutionnaire de 1789 au Front populaire Plus de 200 chansons sociales en fac-similé.
306 pages — **330 F.**

La Chanson de la Commune
par Robert Brécy
316 pages — **350 F.**

Grèves, manifestations ouvrières, 1er Mai, en France de 1900 à 1920
Par Jacques Bizet
Plus de 200 reproductions de cartes postales
134 pages — **150 F.**

Jean Jaurès et le Languedoc Viticole
Par Jean Sagnes
128 pages — **90 F.**

André Gill L'impertinent
par Jean Valmy-Baysse
260 pages — 195 F

Les Bibelforscher et le nazisme
par Sylvie Graffard et Léo Tristan
236 pages — 110 F

Un Juif sous Vichy
par Georges Wellers
320 pages — 130 F

Luttes ouvrières et dialecte
par René Merle — 60 F

Tolstoï, l'homme de vérité
par Ludovic Massé
95 pages — 70 F

Henri Poulaille
par Thierry Maricourt
275 pages — 129 F

Breyou et so disciplo
(Poèmes sur les canuts en patois avec traduction)
94 pages — 65 F

COLLECTION "LA PART DES HOMMES"

Lissagaray, le plume et l'épée
par René Bidouze
238 pages — **125 F**

Jules Guesde, l'apôtre et la loi
par Claude Willard
123 pages — **93 F**

Gracchus Babeuf avec les Egaux
par Jean-Marc Schiappa
265 pages — **125 F**

Moi, Clément Duval, bagnard et anarchiste
par Marianne Enckell
254 pages — **125 F**

Eugène Varlin, Chronique d'un espoir assassiné
par Michel Cordillot
268 pages — **125 F**

POUR LA JEUNESSE :

Dans la collection "Mythes et Légendes"
225 x 285, illustré
62,50 F

— **La Chevalerie**
— **L'Egypte**
— **Les Loups**
— **L'Amazonie**
— **Les Gaulois**
— **Les dragons**
— **La création du monde**
— **Les Incas**
— **La Grèce**
— **Les Vikings**
— **Les animaux fantastiques**
— **Les ours**
— **Vers l'Amérique**

Dans la collection "Mes premières légendes"
200 x 200, 400 pages illustrées **45 F**

— **Les baleines**
— **Les géants**
— **Les fées**
— **L'hiver**

Dans la collection "Histoires vraies"
Chaque volume — **30 F.**

— **Le Secret du grand-frère**, une histoire de canuts
— **Léa, le Galibot**, une histoire de mineurs
— **Le Ruban noir**, une histoire de tisserands
— **La Revanche du p'tit Louis**, une histoire de forgerons
— **Les cordées de Paris**, une histoire de ramoneurs
— **Les jumeaux de Carmaux**, une histoire de verriers
— **Frères du vent**, une histoire de mousses
— **Les Princes du rire**, une histoire de jongleurs
— **Quand la Charlotte s'en mêle**, une histoire de dentellières
— **Le sauvetage du proscrit**, une histoire de typographe
— **Le paquet volé**, une histoire de saute-ruisseau
— **Les fendeurs de liberté**, une histoire d'ardoisiers.
— **L'audace de Nicolas**, une histoire de cheminots
— **Voyage au bout de la Loire**, une histoire de mariniers
— **Le cadeau d'Adrienne**, une histoire de porcelaines
— **Fleurs d'Ajonc**, une histoire de petite bonne

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je m'abonne à Gavroche à compter du numéro 63
Un an 5 numéros (dont 1 double) : 150 F — Etranger : 190 F (par avion)
Tarif spécial étudiant : 130 F sur justification.

Nom .... Prénom ....

Profession ....

Adresse ....

Code postal .... Ville ....

Adresser bulletin et titre de paiement à : Editions Floréal, BP 872 — 27008 Evreux Cedex
CCP 13 895.29 N PARIS

L'amateur de livres



L'AMATEUR DE LIVRES.

HISTOIRE

- **Agénor de Gasparin, Discours politiques 1843-1846.** Calmann Lévy 1881, 461p .... 30 F
- **Arthur-Lévy, Un grand Profiteur de guerre, G.-J. Ouvrard.** Calmann-Lévy 1929, 260p............ 40 F
- **Banine, La France étrangère.** Ed S.O.S.1968, 300p .... 30 F
- **Barthou (Louis), Danton.** *Les grands révolutionnaires.* A.Michel 1932, 446p............ 45 F
- **Basile (Colette), Enfin, c'est la vie.** *La condition ouvrière féminine.* Denoël 1975, 142p............ 25 F
- **Billy (André), Chapelles et Sociétés secrètes dans l'Histoire.** Corrêa 1951, 176p .... 50 F
- **Cobb (Humphrey), Les sentiers de la gloire.** Marabout 1958, 248p .... 25 F
- **Cormier (Manon), Madame Juliette Adam ou l'aurore de la IIIe République.** Delmas 1934, avec un portrait en front. 302p............ 60 F
- **Comité National du Centenaire de 1848, Documents diplomatiques du gouvernement provisoire et de la commission du pouvoir exécutif Février à Juin 1848.** Impr.Nat. 1953-54, 2 vol (1128+1200p) .... 220 F
- **Debergh (François), La mine en colère.** France-Empire 1971, 350p .... 40 F
- **Don Levine (Isaac), L'homme qui a tué Trotsky.** Gallimard 1960, 276p .... 40 F
- **Dordan (E.), Le paysan français d'après les romans du XIXe siècle.** Impr. du Centre Toulouse 1923. 173p............ 100 F
- **Dorgelès (Roland), La drôle de guerre 1939-1940.** A.Michel 1957, 326p (couv.défr.)............ 45 F
- **Droz (Jacques), Le romantisme allemand et l'Etat.** *Résistance et collaboration dans l'Allemagne napoléonienne.* Payot 1966, 310p............ 60 F
- **East (Gordon), Géographie historique de l'Europe.** Gallimard 1939, 398p (mque couv.)............ 50 F
- **L'Encyclique Rerum Novarum "sur la condition des ouvriers".** Duvivier Tourcoing 1920. 78p .... 25 F
- **Farrère (Claude), Visite aux espagnols (Hiver 1937).** Flammarion 1937, 71p............ 30 F
- **Fontaine (Nicolas), Saint-Siège, "Action française" et "Catholiques intégraux.** Librairie Universitaire 1928, 209p index (défraîchi) .... 50 F
- **François-Primo (Jean), La jeunesse de Brissot.** Grasset 1932, 340p .... 40 F
- **Galtier-Boissière (Jean), Mon journal dans la drôle de paix.** La jeune Parque 1947, 336p............ 40 F
- **Gide (André), Retour de l'URSS.** Gallimard 1937, 128p............ 40 F
- **Gignoux (C.-J.), Turgot.** *Les Grandes Etudes Hist.* Fayard 1945, 308p .... 40 F
- **Glachant (Roger), Suffren et le temps de Vergennes.** France-Empire 1976, 430p............ 45 F
- **Guillaumin (Emile), La vie d'un simple.** *Mémoires d'un métayer.* Stock 1904, 313p............ 35 F
- **Hoxha (Enver), Rapport présenté au VIIIe congrès du parti du travail d'Albanie.** Tirana 1981, 297p.. 25 F
- **Hoxha (Enver), L'Impérialisme et la Révolution.** Tirana 1979, 491p............ 25 F
- **Hyslop (Béatrice F.), L'apanage de Philippe-Egalité duc d'Orléans (1785-1791).** Sté des Etudes Robespierristes 1965, 452p............ 100 F
- **Kleinclausz (Arthur), Charlemagne.** Tallandier 1977, 568p............ 50 F
- **Lacouture (Jean), Pierre Mendès France.** Seuil 1981, 550p ill............ 35 F
- **Levrault (Léon), L'Histoire (Evolution du genre).** *Série Les genres littéraires.* Mellotée 1923, 156p...... 40 F
- **Limagne (Pierre), L'éphémère IVe République.** France-Empire 1977, 400p............ 50 F
- **Livre blanc anglais, N°1, Rapport de Sir N. Henderson sur les circonstances qui ont déterminé la fin de sa mission à Berlin.** Paris 1939............ 25 F
- **Livre bleu anglais N°1, Documents concernant les relations germano-polonaises et le début des hostilités le 3 septembre 1939.** Paris 1939 184p......... 50 F
- **Livre blanc allemand N°4, Le coup de main tenté par l'Angleterre contre la Norvège,** 1940, 64p.... 35 F
- **Mazauric (Claude), Sur la Révolution française.** Ed.Sociales 1970, 238p............ 35 F
- **Melchior-Bonnet (Bernadine), La conspiration du général Malet.** Del Duca 1963, 256p............ 30 F
- **Montgomery (Maréchal), Histoire de la guerre.** France-Empire 1970, 640p............ 50 F
- **Mouvement social (Le), La mine et les mineurs.** *Revue N°44.* Ed.ouvrières 1963, 256p .... 60 F
- **Nolde (André), La Chine de Chiang Kaï Chek.** Corrêa 1946, 198p (couv.défr.) .... 30 F
- **Perrot (Jean-Claude), L'âge d'or de la statistique régionale française (An IV - 1804).** Sté des Etudes Robespierristes 1977, 238p............ 80 F
- **Piétri (François), Mes années d'Espagne 1940-1948.** Plon 1954, 297p .... 40 F
- **Pioch (Eric), Route de l'exil.** *Souvenir d'un évadé de France.* Hunault Tarbes 1955, ill. de Gram, 170p.. 50 F
- **Prittie (Terence), Des allemands contre Hitler.** Plon 1964, 316p............ 50 F
- **Renfrew (Colin), Les origines de l'Europe.** Flammarion 1983, 326p .... 50 F
- **République de Pologne, Les relations polono-allemandes et polono-soviétiques (1933-1939).** *Recueil de documents officiels.* Flammarion 1940, 254p............ 70 F
- **Savant (Jean), Tel fut Barras.** *L'homme qui "inventa" Bonaparte.* Fasquelles 1955, 421p............ 40 F
- **Steiner (Jean-François), Varsovie 44 l'insurrection.** Flammarion 1975, 276p............ 40 F
- **Taravo (Joël), Les derniers Joyeux 1960-1963.** *Sur les "bat d'af".* La Jeune Parque 1968, 322p......... 35 F
- **Vallery-Radot (Dr Pierre), Deux siècles d'Histoire hospitalière.** *Les vieux hopitaux de Paris.* Ed.Paul Dupont 1947, 28x23 Br. 261p nb.ill.ds le texte (n.c.) 200 F
- **Vallois (Henri V.), Anthropologie de la population française.** Didier Toulouse 1943, 129p............ 50 F
- **Vandal & Lesourd, Lafayette ou le sortilège de l'Amérique.** France-Empire 1976, 314P............ 45 F
- **Vidalenc Georges, Le rôle joué au point de vue maritime par l'Algérie dans la vie de la France avant et après la conquête.** Extrait de l'Académie de Marine 1931. Paris 1933 85p............ 30 F
- **Walter (Gérard), Actes du tribunal révolutionnaire.** Mercure de France 1968, 450p .... 60 F

DOCUMENTS

Il s'agit de brochures de format 13x21 imprimées pendant la dernière guerre par Témoignage chrétien.

- Cahier XIII-XIV, Défi (s.d.) 32p .... 40 F
- Cahier XV-XVI, Les voiles se déchirent (s.d.) 32p ..... 40 F
- Cahier XVII, Déportation (juillet 1943) 16p............ 40 F
- Courrier français du Témoignage chrétien (Lien du Front de Résistance Spirituelle contre l'Hitlérisme):
  - N°1 (début 1943 ?) 8p............ 30 F
  - N°2 (1943) 8p .... 30 F
  - N°3 (1943) 8p .... 30 F
  - N°5 (1943) 8p............ 30 F

LIVRES SCOLAIRES

- **Amicis (Ed.de), Grands coeurs,** *Livre de lecture pour toutes le écoles, traduit de l'italien.* Delagrave 1925, 316p .... 30 F
- **Benaerts et Samaran, Choix de textes historiques (La France de 1328 à 1610).** *Cl.de 3e Progr. 1923.* A.Colin 1926, 282p............ 30 F

LIBRAIRIE FLOREAL

41, rue de la Harpe BP 872 — 27008 EVREUX — Tél. 32.33.22.33

Nom : .... Adresse : ....

Je vous commande les livres suivants : ....

Auteur	Titre	prix
	Port et emballage prix forfaitaire	15,00
	Total	

Bon de commande et chèque à adresser à Librairie Floréal

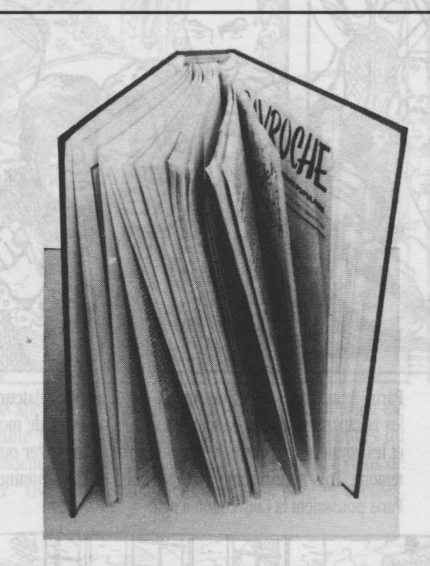
- **Boulet et Chabanas, Leçons de choses.** *Premier livre.* Hachette 1937. ill.coul. .... 30 F
-**Canac et Jughon, Ma première grammaire.** *2e livre C.Elém.* A.Colin 1956 .... 30 F
- **D°, Ma deuxième grammaire.** *C.M. 1ère année.* A.Colin 1957........ 25 F
- **Chaulanges, Textes historiques, 1789-1799.** Delagrave 1969, 175p .... 25 F
- **Grezes et Dugers, Langue Française.** *Cours Moyen.* Ed. de l'Ecole **1958** .... 30 F
- **Pouron - Picard - Leroy, Choix de lectures.** *Cours Moyen.* Delagrave 1957........ 30 F
- **D°,** *Cours Elém 2e année.* Delagrave 1955........ 30 F
- **Petitmangin, Grammaire latine complète.** J.de Gigord 1959 .... 30 F
- **Pasdeloup & Journaux, Livre de documentation, Géographie 6e.** Hatier 1958, 96p .... 25 F
- **Rébillon (Armand), Manuel d'histoire de Bretagne.** *Second degré.* Plihon Rennes s.d. Cart.d.toile. ill.h.texte 174p........ 60 F
- **Collection "Toute la terre"** Ed. Baudinière.
- **Condroyer (Emile), Des Fjords aux tulipes.** 1930........ 25 F
- **Forbin (Victor), 17000 Km.. de film... au Canada.** 1928........ 25 F
- **Roubaud (Louis), Le dragon s'éveille.** 1928... 25 F

BIBLIOTHEQUE DE TRAVAIL. Brochure bimensuelle pour le travail libre des enfants (Freinet). Imprimerie à l'école Cannes.
- 5 Le village kabyle .... 20 F
- 9 Les dunes de Gascogne........ 20 F
- 25 Histoire de la fortification........ 20 F
- 32 La Hollande........ 20 F
- 45 Histoire des châteaux forts........ 20 F
- 53 Le Souf (Sud constantinois) .... 20 F
- 55 La préhistoire........ 20 F
- 56 A l'aube de l'Histoire........ 20 F
- 59 La vie urbaine au Moyen âge .... 20 F
- 66 Ogni enfant du Groënland .... 20 F
- 68 Le commerce et l'industrie au M.A. .... 20 F
- 72 La Brie, terre à blé .... 20 F
- 78 Enfance bourgeoise en 1889........ 20 F
- 79 Bélôti .... 20 F
- 81 Les arène romaines........ 20 F
- 82 La vie rurale au M.A. .... 20 F

BT2
- 11 et 12 L'affaire Dreyfus. 2 fasc........ 20 F

- **Petite collection Maspero :**
- **Puccini (Dario), Romancero de la résistance espagnole.** 2 vol .... 50 F
- **Luxemburg (Rosa), Oeuvres.** 4 vol........ 100 F

DIVERS
- **Critique socialiste N°2.** *Revue.* Ed Syros 1970, 82p .... 20 F
- **Demangeon (Albert), Géographie économique et humaine de la France.** A.Colin 1946. 2 vol. br. 900p avec 275 cartes, 242 photogr. et 2 cartes coul. h.t. .... 280 F
- **Duverger (Maurice), Institutions politiques et droit constitutionnel.** PUF 1980, 2 vol (604+390p) .... 80 F
- **Le capitalisme monopoliste d'Etat.** *Conférence int. Choisy-le-Roi.* Economie et Politique N°143-144 1966. 246p .... 40 F
- **Grancher (Marcel E.), Fascicule bleu.** Roman sur la "drôle de guerre". Rabelais 1945, 237p envoi........ 35 F
- **Lefebvre (Henri), Problèmes actuels du Marxisme.** PUF 1960, 126p........ 25 F
- **P.S.U., Manifeste du parti socialiste unifié.** *Préface de M.Rocard.* Tema action 1972, 231p........ 30 F
- **Pyronnet (Joseph), L'action non-violente.** Bibl.de l'homme d'action 1965, 172p .... 35 F
- **La répression dans l'enseignement,** Maspero 1972........ 20 F
- **Le robot,la bête et l'homme.** *Texte des conférences aux Rencontres internationales de Genève 1965.* Neuchâtel 1966, 360p .... 50 F
- **Rocard (Michel), Le P.S.U.** Seuil 1969, 188p....... 20 F
- **Schueller (Eugène), L'impôt sur l'énergie.** Ed.du Rond-Point 1952, 131p........ 30 F



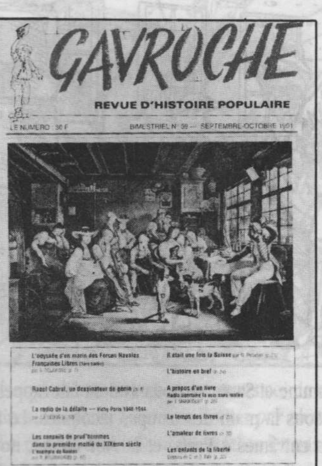
Reliure qui permet de classer 10 numéros soit 2 années de la revue :

A l'unité : .... 55 Francs
De 2 à 4 : .... 50 francs l'une
Au-delà : .... 45 francs l'une

Je commande .... reliure(s) (chèque joint)

Mon adresse..

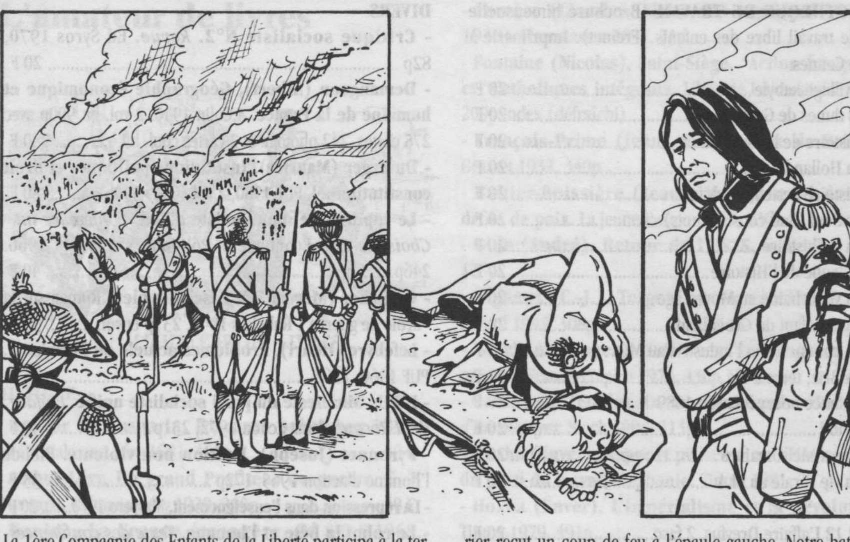
....


GAVROCHE

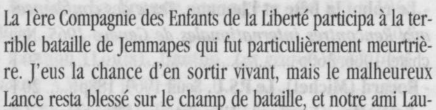
REVUE D'HISTOIRE POPULAIRE

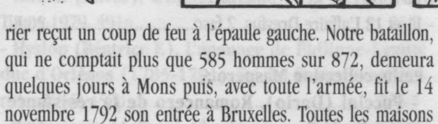
Complétez votre collection de "Gavroche"

1982 :5 numéros 1 à 6 (sauf 2) ....50 F
1983 : 5 numéros 7 à 12 (sauf 9) ....50 F
1984 :du 13 au 18 ....50 F
1985 :du 19 au 24 ....50 F
1986 : du 25 au 30 ....50 F
1987 :du 31 au 36 ....50 F
1988 : du 37 au 42 ....70 F
1989 :du 43 au 48 ....70 F
1990 :du 49 au 54 ....100 F
Envoi franco

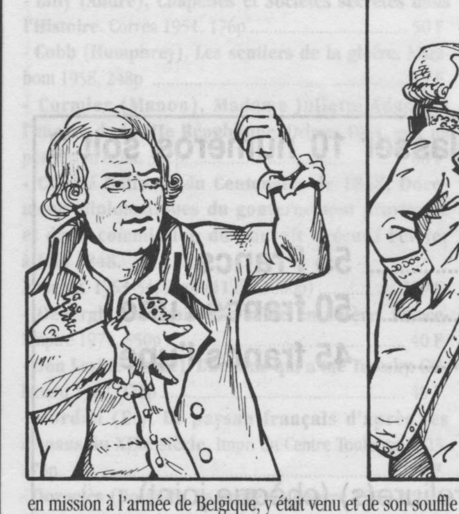






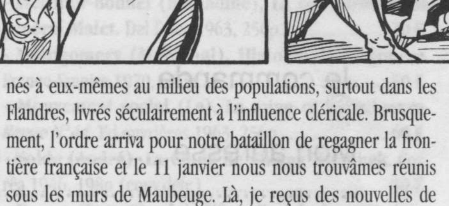


La 1ère Compagnie des Enfants de la Liberté participa à la terrible bataille de Jemmapes qui fut particulièrement meurtrière. J'eus la chance d'en sortir vivant, mais le malheureux Lance resta blessé sur le champ de bataille, et notre ami Laurier reçut un coup de feu à l'épaule gauche. Notre bataillon, qui ne comptait plus que 585 hommes sur 872, demeura quelques jours à Mons puis, avec toute l'armée, fit le 14 novembre 1792 son entrée à Bruxelles. Toutes les maisons étaient pavoisées de drapeaux tricolores; les habitants nous acclamaient comme des libérateurs; la guerre de délivrance ne ressemble pas à la guerre de conquête. Au commencement de janvier 93, nous étions en garnison à Liège. Danton, envoyé









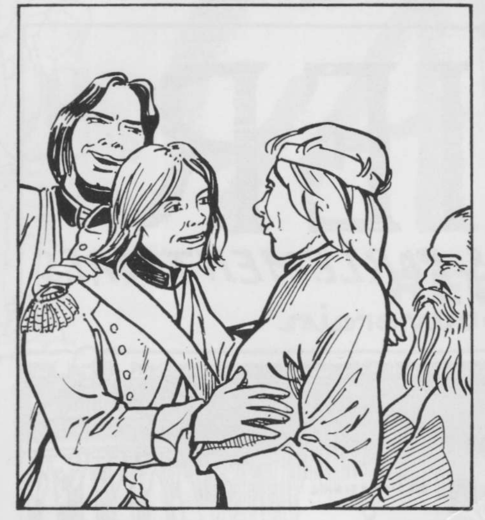
en mission à l'armée de Belgique, y était venu et de son souffle puissant avait avivé la flamme révolutionnaire. Malheureusement Dumouriez, notre général en chef, n'avait plus de relations qu'avec les prêtres, les banquiers et les spéculateurs de toute sorte. Aussi les patriotes belges se sentaient-ils abandonnés à eux-mêmes au milieu des populations, surtout dans les Flandres, livrés séculairement à l'influence cléricale. Brusquement, l'ordre arriva pour notre bataillon de regagner la frontière française et le 11 janvier nous nous trouvâmes réunis sous les murs de Maubeuge. Là, je reçus des nouvelles de Paris. Anaxagoras m'écrivait qu'on voyait les spéculateurs et les accapareurs relever la tête, les églises regorger de monde et les royalistes ressortir de dessous terre et conspirer ouvertement. Très heureusement les sections et la Commune de Paris poussaient la Convention à agir.





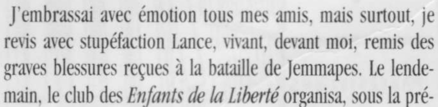


Un jour, à notre grande surprise, nous fûmes brusquement rappelés à Paris. Bien des événements s'étaient accomplis depuis un mois. Louis XVI avait été condamné à mort le 17 et exécuté le 21 janvier 1793. Le 25, la Convention avait déclaré la guerre à l'Angleterre et bientôt nous avions des ennemis sur toutes nos frontières. Mais ce n'était pas tout, l'incendie commençait à se déclarer en Vendée et en Bretagne. En outre, la situation à Paris même devenait critique : Girondins et Montagnards s'entre-déchiraient. Nous soupçonnions que la Commune et Santerre nous avaient fait rappeler pour avoir sous la main des troupes jacobines. Le 16 février nous entrâmes à Paris, et le soir même, nous nous dirigions à toute une bande vers le faubourg St-Antoine.








J'embrassai avec émotion tous mes amis, mais surtout, je revis avec stupéfaction Lance, vivant, devant moi, remis des graves blessures reçues à la bataille de Jemmapes. Le lendemain, le club des *Enfants de la Liberté* organisa, sous la présidence de Santerre, un banquet en notre honneur. Il y avait le père Maréchal, Anaxagoras, la mère Belat, et tous nos amis du quartier. Nous demeurâmes à Paris jusqu'à la fin de mars. On fréquentait les clubs et les théâtres où, une fois par semaine, le peuple, admis gratuitement, allait applaudir des pièces républicaines. Cependant les nouvelles du dehors devenaient alarmantes: Dumouriez, battu à Neerwinden, préparait sa trahison et Custine laissait enfermer nos troupes dans Mayence.







Nous apprîmes que la ville de La Roche-Bernard ayant été envahie par les insurgés, ceux-ci s'étaient emparés du président du district, nommé Sauveur, et sur son refus de crier "Vive le roi!" lui avaient tranché le nez, les oreilles, arraché les yeux et écrasé la machoire. Puis, après l'avoir coupé en morceaux, ils l'avaient jeté dans le feu. A Machecoul, la levée des conscrits, avait le 10 mars, provoqué une insurrection non moins atroce. Deux mille fanatiques avaient crucifié le curé constitutionnel, coupé en morceaux le président du district et assassiné en les torturant le commandant de la garde nationale et cinq gendarmes; puis ils établirent un tribunal dit "des honnêtes gens" qui prononça des sentences de mort par centaines. Les patriotes étaient fusillés *par chapelets* c'est-à-dire par bande de 20 ou 30 attachés les uns aux autres et conduits au bord d'une fosse où ils tombaient, qu'ils fussent morts ou simplement blessés. Bientôt le bruit courut qu'on allait nous envoyer en Vendée. Notre ordre de départ arriva le 27 mars. Nous partimes à marche forcée sur Nogent-le Rotrou, puis dans des charettes de paysans jusqu'à saumur. Il fallait se presser car les mauvaises nouvelles se succédaient: Chantonnay avait été pris, le général Marcé écrasé à St-Fulgent; des chefs comme Charette, Bonchamps, d'Elbée, Stofflet... les uns nobles, les autres paysans apparaissaient partout, tandis que Cathelineau prenait le commandement général. Toutes les campagnes étaient au pouvoir de l'insurrection.







LE NÉGOCIANT EN DENRÉES PARLEMENTAIRES